



Edmond Moussié (1888-1933) : Bordelais d'exception et mécène averti

Claude Mandraut

Qui connaît le nom d'Edmond Moussié ? En dehors de ses petits-enfants et de quelques personnes qui s'intéressent aux *Feuillets d'art*, revue d'une exceptionnelle créativité publiée entre 1919 et 1922 et dont nous reparlerons, rares sont ceux qui savent qui fut Edmond Moussié. Pourtant, ce Bordelais est un personnage hors du commun à bien des égards. En tant qu'industriel, il s'est impliqué dans la vie économique bordelaise, ne se contentant pas de se consacrer à sa seule entreprise. En tant qu'homme cultivé et curieux, il s'est passionné pour les arts décoratifs, les beaux-arts, la musique, la littérature et fut un mécène averti. Débordant d'idées, souvent en avance sur son temps, il a fait montre dans différents domaines d'intuitions étonnantes. Mais cet homme intelligent et engagé était d'une rare discrétion. Il agissait par conviction, par plaisir, sans chercher à faire parler de lui. C'est sans doute pour cela que son nom et ses actions ne sont pas reconnues. Il est temps que cesse ce silence.

Un contexte familial bourgeois et cultivé

Rien ne prédestinait vraiment Edmond Moussié à cette carrière parallèle qui fut la sienne dans le monde des arts au sens large du terme, ne négligeant pas pour autant une activité professionnelle tout aussi riche. Issu d'un milieu bourgeois et cultivé, il aurait pu profiter des agréments de la vie sociale

qui s'offraient à lui sans prendre une part aussi active et non dépourvue de risques financiers dans des projets culturels. Il naît le 26 mars 1888 au 137 cours d'Espagne (devenu depuis cours de l'Yser) à Bordeaux, dans une maison construite pour Antoine Moussié, son grand-père paternel, par Pierre Antin, son grand-père maternel. Ce dernier, à la tête de l'importante entreprise Antin, réalisa notamment les balustrades ceinturant la place des Quinconces. L'une de ses filles, Marguerite, Jeanne Antin est la mère d'Edmond Moussié qui se trouve ainsi être le neveu du peintre bordelais Paul Antin¹. Lorsque son père, Paul Moussié, déclare la naissance d'Edmond Moussié, il est assureur, profession qu'exercera aussi Edmond Moussié, comme l'indique son état signalétique et des services². Edmond Moussié ne fera pas son service militaire pour cause de faiblesse mais on sait qu'à cette époque « il joue du piano et sait nager »³. Cette passion pour la mer le poursuivra toute sa vie. Participant assidûment à des régates, notamment avec son voilier de 6 mètres Jauge Internationale (JI), le *Sandra* (fig. 1), dont le pavillon était un carré blanc avec bande transversale vert émeraude, il fut un membre actif du Cercle de la voile d'Arcachon dont son jeune

1. Lorenzo, Manue. *Recherches sur le peintre Paul Antin*, p. 17. Maîtrise d'histoire de l'art sous la direction de Robert Coustet, 1995, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III.
2. A.D.Gir. 1 R 1397.
3. A.M.Bx 3 A 137.



Fig. 1. - La mer était l'une des passions d'Edmond Moussié, il participait à des régates avec son voilier *Sandra*.



Fig. 2. - Photo du Mariage d'Edmond Moussié avec Berthe Delarbre.



Fig. 3. - Salon du 91 rue Jean-Soula à Bordeaux.

frère, Gabriel, assumera la présidence après sa disparition. Il représenta la France dans la catégorie des 6 mètres JI lors des épreuves de voile des Jeux Olympiques 1924⁴. Mais il était de constitution fragile et a dû se plier, à partir de 1926, à de longs séjours à Montreux ou Gstaad en Suisse pour soigner une tuberculose.

Lorsqu'il épouse à Paris le 2 mai 1914 Suzanne Berthe Delarbre (fig. 2), rencontrée lors d'un pique-nique organisé sur les bords de la Leyre et avec laquelle il aura deux filles, Colette et Nicole, il est présenté comme affréteur. Les témoins de part et d'autre sont courtiers, négociants ou rentiers. Le couple vit à Bordeaux, 91 rue Jean-Soula, dans une maison dont la décoration fit scandale avec son salon noir et blanc (fig. 3), comme s'en souvient Colette Moussié Deroure⁵. Il déménage ensuite rue Vital-Carles en attendant que les travaux d'aménagement et de décoration entrepris au château de Hautebarde à Villenave-d'Ornon, dont il s'est rendu acquéreur en 1919, soient achevés. Il y passera finalement très peu de temps, ses affaires l'amenant à d'incessants voyages en train de Bordeaux à Paris où il s'installe définitivement avec sa famille en 1923. Il possède aussi sur le Bassin d'Arcachon, allée des arbusiers au Moulleau, la villa *Briséis* achetée en 1917.

Le début de la vie professionnelle d'Edmond Moussié ne fut pas simple. Au décès de son père, Paul Moussié (1860-1910), qui fut aussi conseiller municipal, il reprend à 22 ans l'entreprise familiale d'affrètement pour subvenir aux besoins de sa mère et de son jeune frère Gabriel, son cadet d'une dizaine d'années. Il faut noter que les quatre fils de Paul Moussié, lui-même décédé à 50 ans, ont eu pour trois d'entre eux une vie professionnelle intense, malgré une faible longévité. Jean est mort en 1917, tandis qu'Edmond meurt à 45 ans, Pierre à 57 ans et Gabriel à 42 ans. [Annexe 1]

Colette Moussié Deroure évoque comment son père organisait ses journées de travail : « Il habitait alors chez un cousin d'où il partait le matin avec son petit cheval attelé à une charrette anglaise pour être sur les quais à 5 heures et rentrait fourbu à 9 heures du soir pour manger un grand dessert »⁶. Il est alors hébergé chez son oncle, Edmond Antin. Pendant les vacances, la mère d'Edmond Moussié séjournait à la villa *Noémi-Marguerite* à Arcachon. Elle partageait cette maison avec sa sœur, Elisabeth Noémi Antin. Cette dernière avait épousé en 1876 Jean-Henri Marly, le miroitier bien connu des Bordelais.

4. Guérin, Jean et Bernard. *Des hommes et des activités, autour d'un demi-siècle*, p. 534. Lormont, Société Bordelaise d'Éditions Biographique, 1957.

5. Propos recueillis par Nicolas Duhamel, l'un des petits-fils d'Edmond Moussié, auprès de sa tante, Colette Moussié Deroure, en août 1983 et retranscrits par Jérôme Deroure, fils de Colette Moussié Deroure.

6. Id. note 5.



Fig. 4. - Portrait d'Edmond Moussié par Jean-Gabriel Domergue (1918).



Fig. 5. - Un jeune homme dans une pose romantique, quelque part dans la forêt des Landes.

Elisabeth s'était vu refuser un mariage préalable avec un artiste, la famille trouvant cette union déplacée. Il est probable qu'entre son oncle Paul et sa tante Elisabeth Noémi Antin, Edmond Moussié a baigné dans un milieu cultivé et artiste qui l'a influencé. D'ailleurs Colette Moussié Deroure précise : « La mère de papa était très musicienne et jouait à livre ouvert. Elle avait un frère peintre, Paul Antin, et un autre architecte. Sa sœur Noémi Marly était très artiste elle aussi et faisait de ravissantes peintures sur porcelaine. Papa a appris le piano tout seul en deux mois à 16 ans, après avoir entendu une certaine valse qu'il n'a eu de cesse ensuite de jouer »⁷. Elle indique en outre que son père avait de grandes facilités pour peindre et dessiner et, à l'occasion, pouvait arranger un bouquet avec beaucoup d'élégance (fig. 5).

Une vie professionnelle riche et mouvementée

La carrière d'Edmond Moussié commence donc en 1910 quand il reprend l'affaire familiale qu'il apporte quelques années plus tard à la Société Commerciale d'Affrètement et de Commission, transformée ultérieurement en Société Commerciale d'Affrètement et de Combustibles plus connue sous les initiales SCAC. Elle devient une très importante affaire d'affrètements, de travaux portuaires et d'importation de charbon en France dont il est nommé directeur. Il est aussi le créateur en 1918 et le principal animateur, en tant qu'administrateur délégué, de l'Union Commerciale de Bordeaux Bassens (UCBB) qui réalise l'avant-port de Bassens. L'UCBB, au sein de laquelle Edmond Moussié saura réunir des personnalités éminentes du monde maritime et entrepreneur, est une société qui dynamise fortement le Port de Bordeaux avec des outillages modernes et puissants permettant de faire augmenter le volume des déchar-

gements de céréales et de charbon, et qui dispose d'un poste d'hydrocarbures. En 1917, Edmond Moussié a aussi travaillé avec les Américains à l'aménagement des quais de Bassens pour que les militaires alliés puissent en avoir un usage facile. Cela lui vaudra d'être l'un des quatre *Patrons of Honour* de la chambre de commerce américaine en France. Il était par ailleurs conseiller du commerce extérieur de la France. Ses bureaux se trouvaient alors au-dessus du café *Gobineau* à l'angle des allées de Tourny et de la rue Esprit-des-Lois. Lorsqu'il quitte Bordeaux en 1923, il est impliqué dans différentes sociétés régionales, comme la compagnie des *Entrepôts frigorifiques et docks de la Gironde* et la compagnie des *Docks frigorifiques de Bordeaux* dont il est membre du conseil d'administration. S'il démissionne de son poste d'administrateur délégué de l'UCBB, il reste au conseil d'administration. C'est son jeune frère Gabriel qui prend sa suite en tant que directeur de la SCAC et administrateur de l'UCBB avant de mourir prématurément en 1940. Une vie d'entrepreneur jamais découragé par les revers de fortune. « Il s'est ruiné plusieurs fois, notamment au moment du krach des aciers »⁸, précise Colette Moussié Deroure.

A Paris, où il se rendait déjà fréquemment, la famille s'installe d'abord place François 1er, dans l'appartement de Madame Guynemer, mère de l'aviateur bien connu, ensuite rue Anatole-de-la-Forge, puis se fixe à la rentrée de 1924 au 6 rue Clément-Marot, à proximité des Champs-Élysées. Elle occupe deux étages de l'hôtel du comte Georges de Chabannes dont la famille possède également le château de Montesquieu à La Brède. Edmond Moussié se lance dans différentes aventures industrielles. Il s'occupe tout d'abord, selon Colette Moussié Deroure, d'une minoterie avec un certain Bauman. Mais cet homme très entreprenant et curieux s'est aussi impliqué dans les automobiles *Voisin* pour le sauvetage desquelles il s'efforce de lever des capitaux, dans les *Grands Moulins de Bulgarie*, le groupe d'*Habitations franco-américaines*, les *Bons Logis de France*, la société *Tuboscope*, la société *Diversa* à Fribourg. Malheureusement, victime d'une pleurésie en 1926, contractée à l'enterrement de son beau-père, il est ensuite atteint de tuberculose et doit interrompre ses activités professionnelles durant plusieurs années pour se soigner en altitude en Suisse, notamment aux Avants, puis à Gstaad, comme nous l'avons déjà indiqué. Sa santé s'étant progressivement rétablie, il reprend ses affaires au début des années 1930. Peu après son retour, il fait procéder à un changement de régime matrimonial et opte pour la séparation de biens, vraisemblablement pour protéger son épouse en cas de difficultés financières⁹. Les

7. Id. note 5.

8. Id. note 5..

9. *Archives commerciales de France*, 17 juin 1931, Gallica.



Fig. 6. - Vue du nouveau quai de débarquement de Bassens, poste 10 (Archives GPMB, n° 3072, 1929).

passports d'Edmond Moussié montrent qu'il était devenu alors un voyageur infatigable, détenteur de multiples visas pour des voyages réalisés en 1932 et 1933 en Roumanie, en Yougoslavie, en Allemagne, en Hongrie ou en Suisse. En fait, il cherchait des brevets à exploiter, des partenariats. Il s'est ainsi intéressé à un appareil attirant les moustiques par un bruit ressemblant à celui qu'ils émettent, dans le but de les éradiquer en Camargue, ou à des lunettes de soleil constituées de fentes horizontales dans un verre opaque. Il est aussi impliqué dans des affaires plus conventionnelles, comme la société d'assurances *Jean de Margerie et Cie*, en tant qu'actionnaire aux côtés de Jean de Margerie ou du baron James-H. de Rothschild¹⁰.

Epris de modernité, il connaissait André Citroën, qui avait offert à ses filles des miniatures de voiture, ainsi que Georges-Marie Haardt qui eut différentes fonctions au sein de la société Citroën (responsable commercial, directeur général et vice-président) et qui était un grand ami du couple. Edmond Moussié se passionne pour les différentes croisières (quatre en tout) organisées à l'initiative de ces deux hommes. Sa bibliothèque compte d'ailleurs deux ouvrages dédiés par Georges-Marie Haardt à son épouse, Suzanne : l'un sur la première traversée du Sahara en automobile (décembre 1922-février 1923), l'autre sur la Croisière Noire (28 octobre 1924-26 juin 1925), grande traversée continentale en automobile. La Croisière Noire est une opération de communication lancée par André Citroën.

Cette expédition, menée par Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil sur 28 000 km en Afrique, a aussi des visées économiques, culturelles et scientifiques. La Croisière Jaune, organisée de la même façon part cette fois à la découverte de l'Asie en 1931.

En décembre 1931, Edmond Moussié monte avec d'autres partenaires la *Société Anonyme des Cafés et Restaurants Français*, au capital de 1 500 000 francs, pour exploiter le café-bar-restaurant le *Colisée* au 44 avenue des Champs-Élysées, son dernier grand projet. C'est justement sur un courrier¹¹ à en-tête de la *Société Anonyme des Cafés et Restaurant Français* qu'il décommande le 2 octobre 1933, un déjeuner avec le décorateur Michel Dufet. Suzanne Moussié était absente car elle emménageait sa villa du Pyla, baptisée *Le bungalow*, dont elle avait confié la construction à l'architecte Siclis. Elle avait gentiment interdit à son époux de recevoir, même un ami, de crainte qu'il ne s'acquitte pas correctement de son rôle d'hôte. Le déjeuner reporté la semaine suivante n'aura pas lieu puisque Edmond Moussié décède à 45 ans, le 8 octobre 1933, vraisemblablement d'une hémorragie cérébrale.

10. *Annonces légales du Bulletin Municipal Officiel de Paris*, 5 juillet 1933, Société à responsabilité limitée au capital de 400.000 francs, Gallica.

11. Archives du musée Bourdelle, Paris.

Culture et art, les prémices à Bordeaux

Une vie courte mais riche. D'autant plus riche qu'à côté de son activité professionnelle déjà très prenante, Edmond Moussié a montré son ouverture d'esprit, sa curiosité intellectuelle et artistique, divers talents et n'a pas hésité à faire du mécénat avec une très grande générosité.

En commanditant les *Feuillets d'art*, revue de prestige et en elle-même objet d'art, il a poussé très loin cette démarche d'autant plus remarquable qu'il a financé l'opération jusqu'au bout de ses possibilités personnelles et même sans doute au-delà, tout en étant parfaitement désintéressé. Car Edmond Moussié, dans tout ce qu'il a entrepris, est toujours resté extrêmement discret, ce qui explique qu'il ne soit pas reconnu. En outre, le mécénat n'était pas, à l'époque, l'outil de défiscalisation et de communication que savent si bien utiliser actuellement les entreprises et leurs dirigeants. Le discours que prononce le 11 octobre 1933 Robert Lemaigen, administrateur délégué de l'UCBB, sur la tombe d'Edmond Moussié, retrace la carrière professionnelle de celui-ci et son caractère ainsi que son amour pour l'art qui sont largement évoqués [Annexe 2].

La personnalité si attachante d'Edmond Moussié se devine dans son portrait peint par Jean-Gabriel Domergue en 1918. Cette représentation d'un homme encore jeune, élégant et élancé (il mesurait 1,81 m), au visage fin et sérieux, teinté d'une certaine mélancolie, donne une image assez fidèle du personnage, tel qu'on le verra sur des photos postérieures. Il avait « un charme fou », selon les témoignages de personnes l'ayant connu. Les premières initiatives artistiques, dont on retrouve la trace à Bordeaux, remontent à 1919. En tant que membre du Comité d'organisation de la *Foire de Bordeaux* au titre des arts décoratifs et des transports, Edmond Moussié organise une exposition sur les arts décoratifs, dans le cadre d'un pavillon spécifique. Michel Dufet, le décorateur parisien auquel Edmond Moussié a confié la décoration de la Villa *Briséis*, achevée vers 1920, en revendique tout le mérite. Ce qui est faux, comme le prouvent différents documents consultés. « En décembre 1918, l'Atelier Primavera donne son accord pour participer à une exposition collective que Dufet organise dans la capitale bordelaise », écrit Florence Camard¹² qui précise : « Cette manifestation se déroule avec succès au printemps 1920 »¹³. Petite erreur de Michel Dufet, reprise par Florence Camard dans son ouvrage, c'est bien en 1919 et non en 1920 qu'a lieu cette manifestation. Dans un courrier de février 1919¹⁴ de Michel Dufet à Edmond Moussié, le premier (qui certes joue un rôle dans cette affaire) se propose de soumettre « l'avant-projet » au second et lui demande s'il a le temps de rédiger un contrat avec un tiers. Homme discret, Edmond Moussié agit mais reste volontiers en

retrait, son but n'étant pas de s'afficher. Très souvent, dans les projets culturels qu'il initie, ses partenaires profiteront de ses idées et de sa générosité sans lui en attribuer les mérites.

Le pavillon des arts décoratifs de la *Foire de Bordeaux*¹⁵ accueille les soieries De Cornille, les verreries Lalique avec leur dépositaire bordelais Bentéjac et, dans la section « Décorations et ameublement », Maurice Dufrene, Paul Follet, l'Atelier Primavera, Louis Süe et MAM. MAM signifie Meubles Artistiques Modernes et c'est la galerie que tient Michel Dufet, 3, avenue de l'Opéra, galerie pour laquelle il aura des partenaires financiers et artistiques successifs avec lesquels il entrera le plus souvent en conflit. On ne retrouve pas le nom de ces ateliers et de ces créateurs dans la présentation alphabétique des exposants du Salon. *La Petite Gironde*, le quotidien régional, n'évoque pas ce pavillon, ses articles se centrant sur des stands techniques ou viticoles.

Un article de la *Revue Philomatique* de Bordeaux fait état de cette exposition. L'auteur, J. Duthil, ne semble pas être franchement conquis. Il fait partager sa surprise et surtout - est-ce une demande d'Edmond Moussié ? - il ne le nomme pas. Mais ceux qui le connaissent sont en mesure de l'identifier : « D'une esthétique plus haute est le pavillon élevé au centre de la foire par les soins d'un directeur d'une de nos principales maisons d'affrètement, homme d'affaires heureux et hardi, doublé d'un artiste consommé à la voix magnifique. On y voit des modèles d'appartements modernes, avec des meubles, des tentures, des rapprochements de couleurs et d'effets inattendus. Comme toute nouveauté, celle-là surprend. Le premier qui vit un chameau, plus récemment une auto... Puis l'œil s'accoutume, l'esprit accepte et finalement adopte... ou rejette »¹⁶. Autre manifestation de cette surprenante discrétion, à l'occasion du concert donné en l'église primatiale Saint-André (Bordeaux) le 13 janvier 1923 pour le centenaire de la naissance de César Franck. Sur le carton de l'invitation à écouter l'oratorio *Les Béatitudes*, on note que c'est l'orchestre du Grand-Théâtre qui jouera, le rôle du Christ étant tenu par « M.E.M. ». Et *La Petite Gironde*¹⁷ garde le secret tout en faisant ce qu'il faut pour que « M.E.M. » soit malgré tout identifié : « Enfin, le rôle du Christ, dont la radieuse figure domine toute l'œuvre, était

12. Camard, Florence. *Michel Dufet, architecte décorateur*, p. 42, Les Editions de l'Amateur, Paris, 1988.

13. Camard, Florence, *op.cit.* (note 8), p. 46.

14. Archives du musée Bourdelle, Paris.

15. *Catalogue de la Foire de Bordeaux* (1919), groupe XXVIII, section III, Arts Industriels, p. 544, cote BIB 10 B 106, A.M.Bx.

16. *Revue Philomatique de Bordeaux*, 1919, p. 169.

17. Coupure de presse conservée par les descendants d'Edmond Moussié.

confié à M. E. M., qui fit superbement sonner sous les hautes voûtes les nobles paroles du rédempteur. Ces initiales auront de la peine à masquer la personnalité de l'artiste ; on sait que cet artiste n'est pas un professionnel, mais que, payant sans cesse de sa personne et de son talent, il sert très intelligemment et très généreusement dans notre ville – et même ailleurs – la cause de l'art sous toutes ses formes ». La famille ne manquait jamais d'assister aux opéras joués à Bordeaux¹⁸. Autre apport d'Edmond Moussié à la vie bordelaise, son adhésion à la *Société des Arts Décoratifs de Bordeaux et du Sud-Ouest* en 1922.

Par ailleurs, Edmond Moussié avait rencontré Le Corbusier à l'occasion des « affaires de l'Everite », considérée alors comme un nouveau matériau de construction très prometteur dont la première usine a été transférée depuis une zone de guerre à Bassens, en 1917. Il s'abonne à la revue de celui-ci, *l'Esprit Nouveau*. Le Corbusier prend la peine de lui écrire le 17 février 1922¹⁹ à son bureau du 1 cours du XXX-Juillet à Bordeaux, opportunément voisin du siège de l'UCBB situé au numéro 3 du même cours pour lui indiquer qu'il se souvient très bien de lui. Il explique sa démarche et termine son courrier par ces phrases : « Je serais très heureux, à l'un de vos passages à Paris, de pouvoir causer avec vous, en compagnie de mon ami Ozenfant, co-directeur de la Revue. Vous êtes de ceux qu'il fait bon rencontrer et avec lesquels il est utile de s'entretenir ».

L'Île-de-France, un paquebot inspiré

Autre secteur dans lequel Edmond Moussié a visiblement joué un rôle important, l'aménagement de l'*Île-de-France*. Là encore, seule une phrase du discours de Robert Lemaignan²⁰ met en lumière son intervention : « Je crois bien pouvoir affirmer que sans Edmond Moussié, l'*Île de France*, cet admirable paquebot, conservatoire de l'art français, n'eût pu exister, ou du moins eût été tout autre ». Bien sûr, il est difficile d'extrapoler, mais Edmond Moussié étant ami avec John dal Piaz, président de la Compagnie Générale Transatlantique, on imagine qu'il l'a fait bénéficier de ses connaissances en matière d'arts décoratifs et de son réseau relationnel dans ce secteur. L'*Île-de-France* fut le premier paquebot, bien avant le *Normandie*, à être conçu comme un magnifique hôtel de luxe flottant, un porte-drapeau des arts décoratifs triomphants avec tout le confort possible. Il était surnommé « La rue de la Paix de l'Atlantique ». Construit en trente-trois mois par les chantiers de *Penhoët* à Saint-Nazaire, il est lancé le 14 mars 1926²¹. A partir de là, les travaux de finition peuvent être réalisés, avant que soit entrepris le voyage inaugural à destination de New York, le 22 juin 1927. Nombreux furent les décorateurs et les ateliers à vouloir décrocher ce marché prestigieux. Henri Clouzot²² a écrit un article très complet sur ce paquebot dans lequel il décrit la magnificence des installations. Il ne tarit pas

d'éloges : « Devant la carence de l'Etat oublieux de son rôle séculaire de protecteur des arts, une grande compagnie a réalisé le seul ensemble décoratif dont puisse vraiment se prévaloir la Troisième République ». [Annexe 3] Ce géant de 43.153 tonnes pouvait emporter 2.500 personnes entre les voyageurs (684 en premier classe, 409 de deuxième classe et 596 de troisième classe) et l'équipage.

La villa Briséis, un rêve de décoration

Comme on l'a vu ci-dessus, Edmond Moussié a confié à Michel Dufet la décoration de *Briséis*, la villa qu'il a achetée fin 1917 au Moulleau²³. Ce chantier, qui dure plusieurs mois, est visiblement une affaire importante et lucrative pour Michel Dufet et son associé²⁴. Le parti choisi est fondé sur « des fantaisies picturales sur les murs et quelques meubles peints ». Colette Moussié Deroure, interrogée par Florence Camard, se souvient de la décoration des trois chambres mansardées et plus particulièrement de l'une d'entre elles qui était habitée par un pommier en fleurs couvrant le plafond et deux murs en vis-à-vis. Elle évoque aussi la salle à manger aux portes et au plafond peints en jaune citron tandis que les murs étaient à raies grises et turquoise, le tout relevé par une frise de nuages, de vasques et de guirlandes de fleurs (fig. 8). Dans un courrier qu'elle adresse le 14 octobre 1984 à Michel Dufet²⁵, après avoir visité une exposition consacrée à ce dernier, elle évoque le modèle de table bureau qui était dans la salle à manger de *Briséis* (fig. 9). Elle précise que, malgré la vente de cette villa au début des années 1930, la famille a conservé les deux sièges en X, deux fauteuils, la méridienne, une petite table et un secrétaire laqué noir (fig. 10 et 11). Mais elle regrette vivement, comme elle le confiera aussi à son neveu, qu'il ne subsiste que quelques photos de cette villa dont l'extrême raffinement, pur témoignage de l'Art déco, aurait mérité un reportage complet. Michel Dufet fait état, dans un courrier adressé à Edmond Moussié (non daté mais antérieur à la parution du Premier numéro des *Feuilles d'art* et avant l'exposition à la Foire de Bordeaux), d'un achat qu'il a effectué pour *Briséis* : « Je viens d'acheter à votre intention

18. Cf. note 5.

19. Archives de la Fondation Le Corbusier.

20. Discours prononcé sur la tombe d'Edmond Moussié, document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

21. Stranford, Don, *Il était un grand navire... L'Île-de-France*, p. 12. Paris, Plon, 1960.

22. Clouzot, Henri. *Le Paquebot Île-de-France. La Renaissance de l'Art Français et des Industries du luxe*, janvier 1928, p. 83 à p. 130.

23. *L'Avenir d'Arcachon*, 9 décembre 1917.

24. Camard, Florence, *op.cit.* (note 8), p. 54.

25. Document conservé dans les archives du musée Bourdelle, Paris.



Fig. 7. -
Reproduction
d'une carte postale
ancienne
représentant
Briséis.



Fig. 8. - Coin bureau
de *Briséis*.

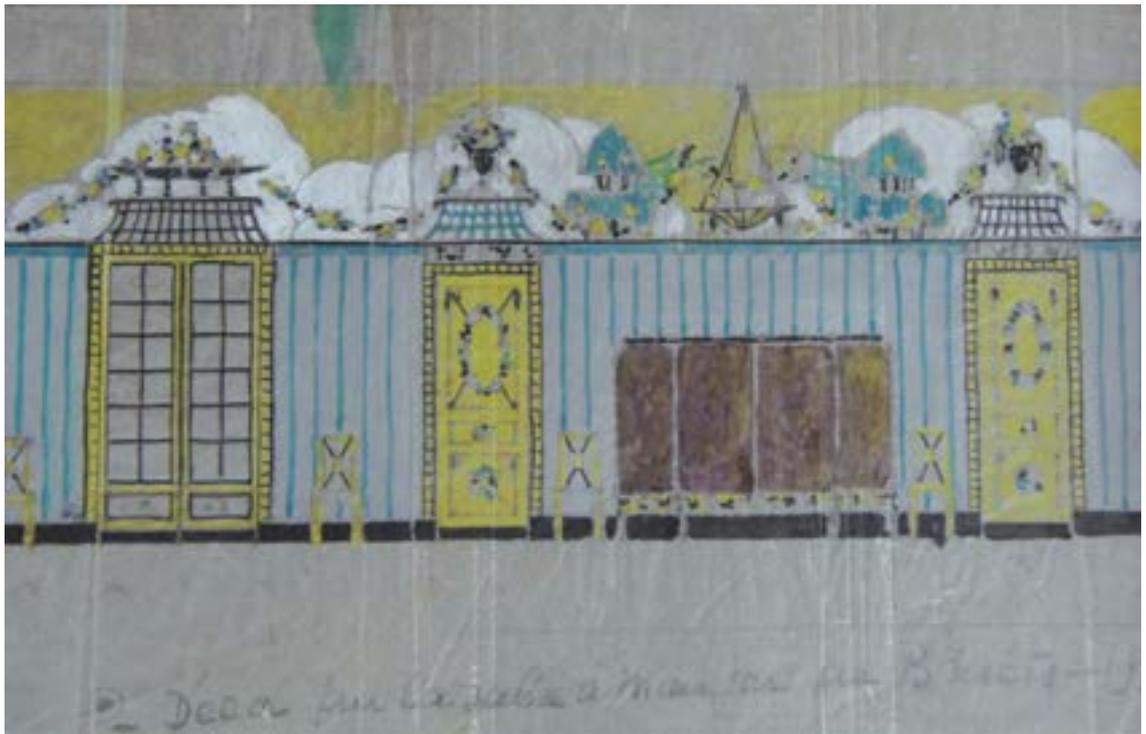


Fig. 9. - Photo d'un croquis original de Michel Dufet pour l'aménagement de *Briséis*.



Fig. 10. - Fauteuil en X dessiné par Michel Dufet pour *Briséis*.



Fig. 12. - Secrétaire créé par Michel Dufet pour *Briséis*.



Fig. 11. - Piano installé à *Briséis* pour que la musique ne soit jamais très loin d'Edmond Moussié.



Fig. 13. - Photo d'un magazine ancien qui montrait le parc de la *Casa Sylva* tel qu'Edmond Moussié l'avait dessiné.

une collection de vingt-cinq pièces de poteries de grès flammés japonais et coréens... à destination de la vitrine du hall de *Briséis*. Cette suite a été composée par un collectionneur avec une extraordinaire sûreté de goût, et une étrange sensibilité à la beauté de ces matières. C'est, pour un artiste, le régal le plus affiné et le plus précieux que l'on puisse rêver... D'autre part une excellente affaire et un placement de fonds de tout repos - ces pièces devenant tout à fait introuvables. Bien entendu comme j'ai dû décider très vite et sans vous demander votre avis, l'affaire risquant d'échapper, si pour une raison quelconque vous ne vouliez pas en profiter, je garderais cette collection pour moi avec enthousiasme. Néanmoins, je vous l'abandonnerai sans regret sachant d'abord que vous et Madame Moussié saurez en apprécier la beauté ensuite pour qu'elle vienne donner à l'ensemble créé la note de distinction, d'affinement et de précieux que je rêvais. La somme dépensée (deux mille francs) vous paraîtra peut-être un peu grosse, elle est minime étant donnée la valeur des objets »²⁶. On comprend que, parée d'une telle décoration, *Briséis* ait servi de cadre au tournage de scènes du film, *La jolie landaise*, produit par la Gaumont²⁷. Edmond Moussié rachète en outre fin 1923 un terrain attenant à *Briséis*²⁸ sur lequel il existait des fondations. Il fait appel à Charles Siclis, architecte de renom, pour qu'il construise à cet emplacement une véritable villa qui devait s'appeler *Nausicaa* (fig. 14). Elle est terminée en 1924 mais sa femme et ses filles

ne voulant pas quitter *Briséis*, il vend cette maison fin 1925 au duc Decazes²⁹, un ami qui louait depuis plusieurs années au Moulleau. Elle prendra alors le nom de *Casa Sylva* (fig. 15). Ce n'est donc pas le duc Decazes, comme on peut le lire parfois, qui a fait construire cette maison. Il a seulement demandé à Charles Siclis de rajouter, par la suite, une pergola. De son côté, Edmond Moussié dessine les plans du jardin de *Briséis* (fig. 13). Lorsque les ennuis financiers viendront au début des années 1930, il se verra dans l'obligation de vendre *Briséis* amputée de son jardin et de son accès à la mer, le duc Decazes ayant racheté cette partie de la parcelle pour agrandir son terrain et donner directement sur la plage. Les circonstances favorisent l'amalgame, d'autant plus que, ruiné, Edmond Moussié n'est plus sur place et meurt rapidement. La famille Decazes étant restée propriétaire jusqu'à aujourd'hui de cette villa, la légende s'est perpétuée avec d'autant plus de force.

26. Document conservé dans les archives du musée Bourdelle, Paris.

27. *L'Avenir d'Arcachon*, 29 octobre 1922.

28. *L'Avenir d'Arcachon*, 2 décembre 1923.

29. *L'Avenir d'Arcachon*, 27 décembre 1925. « Nous pouvons annoncer officiellement que le duc Decazes est devenu depuis quelques jours propriétaire de la magnifique villa du Moulleau, qu'on vit si longtemps inachevée et que M. Moussié a terminée. »



Fig. 14. - Des escaliers de la Casa Sylva descendent vers la terrasse qui donne sur la mer.



Fig. 15. - Belle harmonie de verdure pour envelopper les constructions de la Casa Sylva.

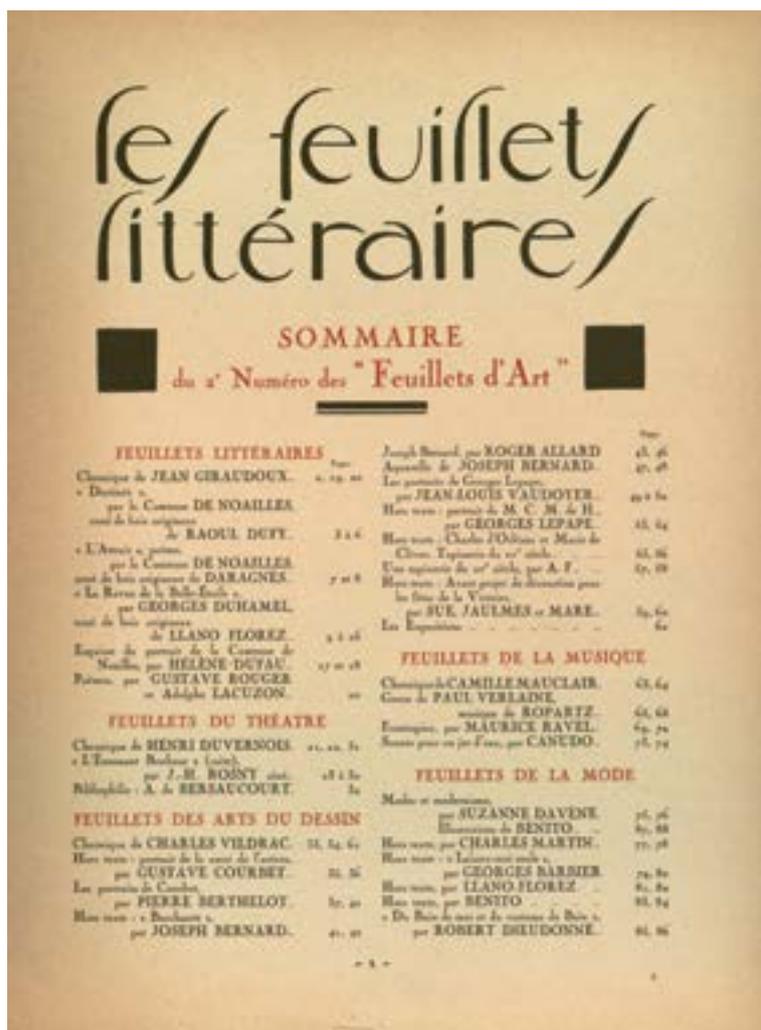
Les Feuilletts d'art, une revue de prestige, un projet d'esthète

Des multiples échanges entre Edmond Moussié et Michel Dufet naissent les *Feuilletts d'art*, une revue tout à fait originale tant dans sa forme que dans son fond. Il fallait une certaine audace, beaucoup d'enthousiasme, d'abnégation et un amour de l'art immodéré pour se lancer dans une telle affaire. D'autant plus que dans la période de l'après-guerre la crise du papier liée au manque de matières premières³⁰ ébranle le monde de la presse. Avant de présenter cette revue d'exception, voici quelques éléments de cadrage. Le premier numéro des *Feuilletts d'art* est daté du 31 mai 1919, le dernier du 15 juillet 1920. Il y aura en tout six parutions de cette première série³¹. Les bureaux sont domiciliés 11, rue Saint-Florentin à Paris. Il est indiqué sur les publications : « Ces *Feuilletts* ont été composés et choisis par les soins de Edmond Moussié et Michel Dufet

Fig. 16.



Fig. 17.



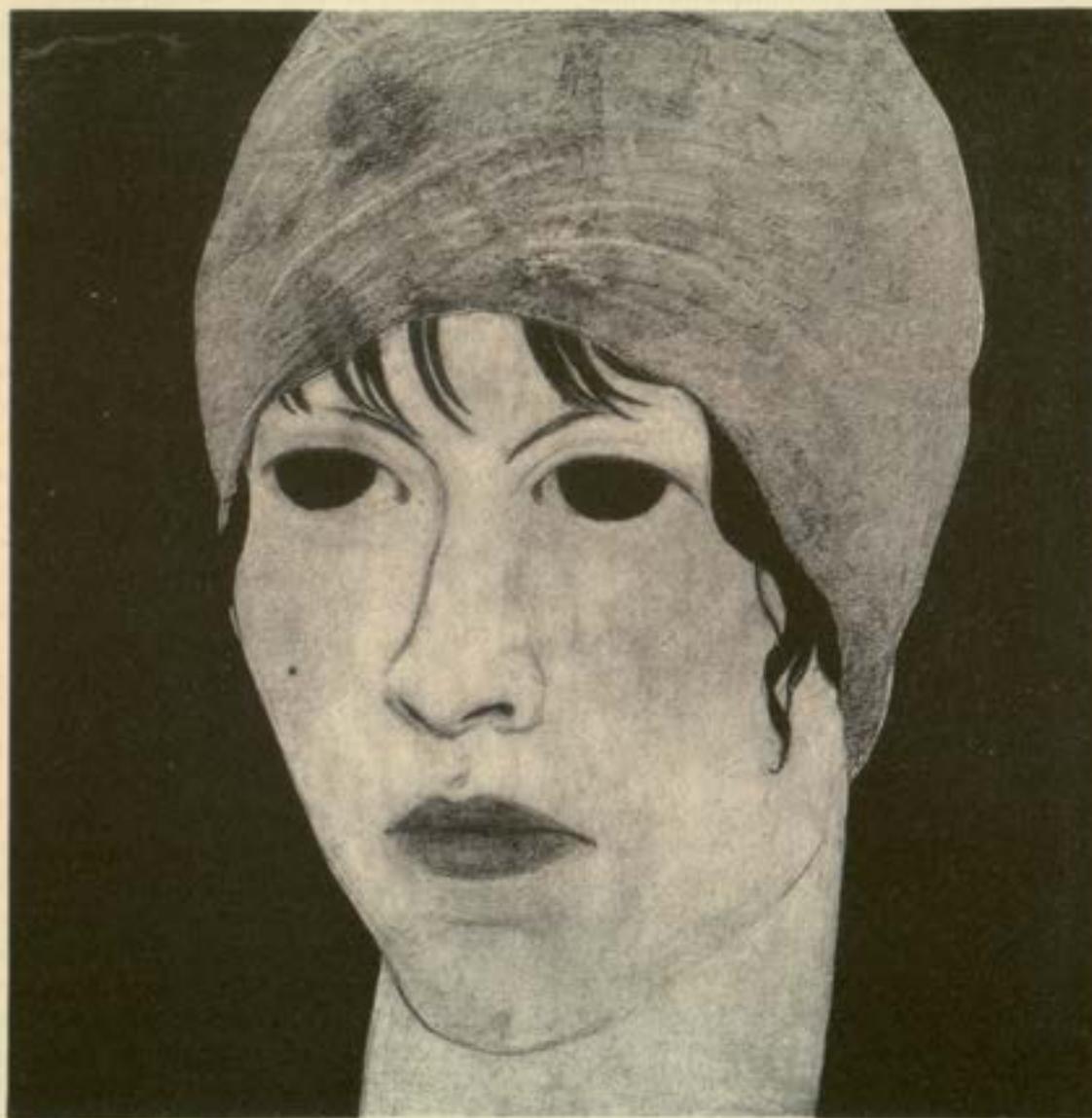
qui en dirigent la publication ». Jusqu'à ce jour, il n'a pas été possible de trouver la société éditrice des *Feuilletts d'art*. On peut donc imaginer qu'Edmond Moussié finançait la revue directement, sur ses propres fonds. Pourtant, en dernière de couverture, il est indiqué que H. de Vaureix, un cousin d'Edmond Moussié, en est *L'Administrateur-Gérant*. Est-ce un simple titre ou correspond-il à la réalité ? Dans ce cas il y aurait bien une entité juridique à laquelle seraient adossés les *Feuilletts d'art*. En dehors des publications elles-mêmes, il reste très peu d'éléments pour comprendre le fonctionnement de cette revue. Aucune archive n'a été conservée, on n'en connaît ni le tirage ni le nombre d'abonnés et encore moins leurs noms. Seuls

30. Chevretils Desbiolles, Yves. *Les revues d'art à Paris*, p. 71. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2014.

31. Elles sont datées du 31 mai 1919, 31 août 1919, 15 octobre 1919, 15 décembre 1919, 15 avril 1920 et du 15 juillet 1920.

Fig. 18.

LES PORTRAITS DE GEORGES LEPAPE



Portrait de la femme de l'artiste, par Georges Lepape.

Il ne s'agit pas de commenter ici les œuvres produites depuis 1914 par un artiste qui jamais ne se répète, qui jamais ne se contente, qui, dans chaque œuvre nouvelle, montre un souci plus vif et plus ombrageux de la forme

et de la nuance, un amour du style, de la pureté, et qui vit maintenant dans les heureuses approches de la perfection.

Ici même, on étudiera par la suite les costumes que Georges Lepape dessina en 1915

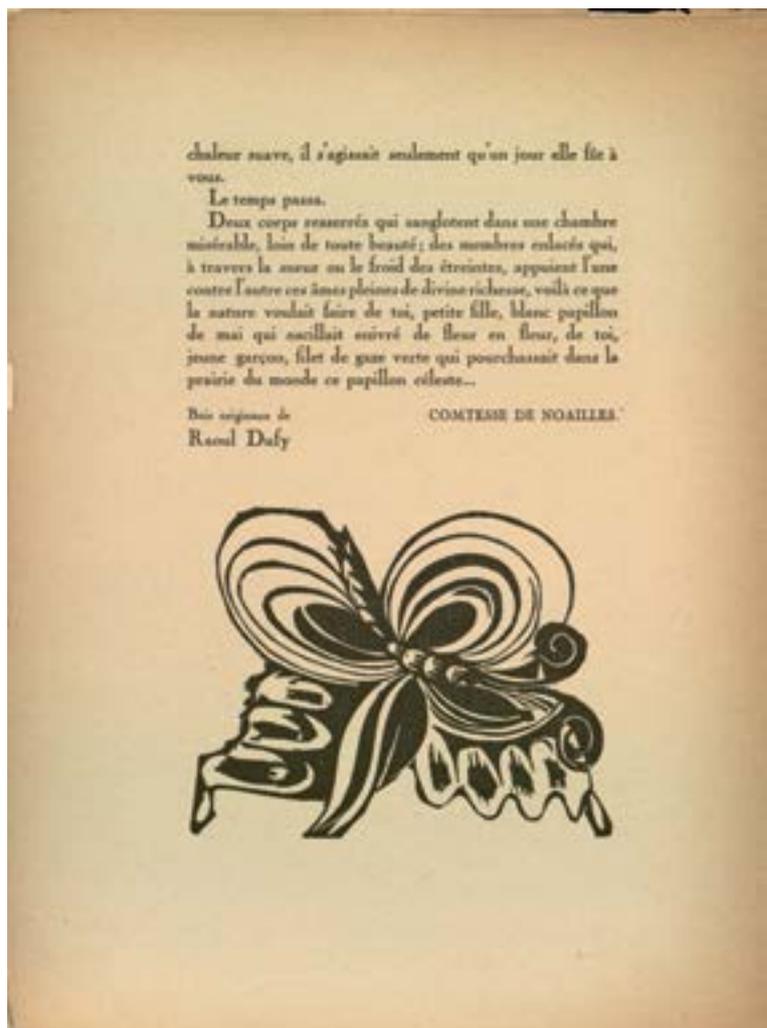
restent quelques courriers échangés³² entre Edmond Moussié et Michel Dufet sur une correspondance beaucoup plus abondante que possédaient les descendants d'Edmond Moussié et qui a disparu après avoir été prêtée.

Dans ces courriers, Michel Dufet soumet le sommaire à Edmond Moussié, l'informe des avancées de son travail pour avoir son aval, des demandes des auteurs et de leurs exigences en matière de pagination et de paiement, des relations avec les fournisseurs. « La maquette est actuellement au tirage, sa forme imprévue affole imprimeurs, brocheurs, etc... ». Il explique : « Vous voyez combien la réalisation d'un premier numéro est chose délicate. Il faut vaincre les hésitations, les tiédeurs des artistes ». A l'occasion, il se plaint de Vaureix qui veut faire modifier des textes ou n'a pas fait faire la traduction en anglais dans les délais prévus. Il semblerait d'ailleurs que le texte de D... (nom illisible) qui déplaisait à H. de Vaureix n'ait finale-

Fig. 19.



Fig. 20.



ment pas paru dans le premier numéro, pas plus que la pièce de Curel³³ dont semblait fort entiché Michel Dufet et dont il est question dans deux courriers. Cette pièce était programmée dans le sommaire prévisionnel envoyé à Edmond Moussié par lettre du 20 février 1919³⁴. Ces courriers, qui font référence à des rencontres des deux partenaires à Paris, montrent que Michel Dufet est totalement impliqué dans le projet mais qu'Edmond Moussié n'est pas seulement le financier. Le contenu et la forme des *Feuillets d'art* lui importent. Il faut mettre en perspective ce projet d'édition avec ce que fut la vie de ce Bordelais atypique qui ne s'est jamais contenté d'être un mécène passif. Avec sa connaissance et son goût pour les arts, il a toujours su faire

32. Documents conservés dans les archives du musée Bourdelle, Paris.

33. François de Curel, 1854-1928.

34. Documents conservés dans les archives du musée Bourdelle, Paris.

Fig. 21.



Dessin de Pablo Picasso, scène des Arlequins.

RÉFLEXIONS SUR LE CIRQUE

Il n'est plus à Paris qu'un endroit où les gens, qui aiment encore les clowns, les chevaux, les écuyères et les acrobates, se donnent rendez-vous et reconnaissent

dans les hauteurs qu'éblouissent les lumières, une Miss Lala que Degas n'a pas peinte : c'est le cirque boum-boum ! Médrano. Sur la piste, le cheval, qui tourne en

des choix judicieux. En outre, il est indiqué qu'il co-dirige la publication. Il est placé en premier, ce qui est significatif quand on connaît la modestie quasiment pathologique dont il a fait preuve durant toute sa vie.

Singularité essentielle de la revue, celle-ci cherche à embrasser toutes les formes d'expression artistique : la littérature, le théâtre, le dessin et la peinture, la musique auxquels elle ajoute la mode. Cette ambition reflète parfaitement la personnalité du directeur de la publication qu'est Edmond Moussié, amateur éclairé de toutes les pratiques artistiques. Autre principe voulu par lui : la revue s'appuie certes sur des œuvres classiques, mais elle est surtout ouverte sur la création contemporaine, et passe commande à des artistes vivants dont elle soutient ainsi l'activité.

Fig. 22.



Fig. 23.



La plus belle revue du monde

Dans une publicité de la revue *Le Studio*, publication anglaise qui paraît en français à partir d'octobre 1919, les *Feuilles d'art* se présentent comme « La plus belle Revue du Monde »³⁵. Ce slogan des *Feuilles d'art*, qui pourrait sembler outrancier, reflète la réalité. Les *Feuilles d'art* ont très belle allure. La présentation de ce grand format de 33 cm x 25 cm est à la fois sobre et recherchée. L'organisation de la revue est très particulière, par feuillets qui s'imbriquent : *Feuillets littéraires*, *Feuillets du théâtre*, *Feuillets des arts du dessin*, *Feuillets de la musique*, *Feuillets de la mode*. Ils sont numérotés de façon traditionnelle mais portent aussi des lettres (A, B, C, D, E) qui renvoient dans cet ordre aux différents types de feuillets énoncés précédemment. Ils sont aussi accompagnés de numéros. Ce dispositif très élaboré et assez compliqué peut

35. Chevrefils Desbiolles, Yves, *op.cit.*, p. 72.

Fig. 24.



Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.

Van Cleef et Arpels

22 Place Vendôme - Paris

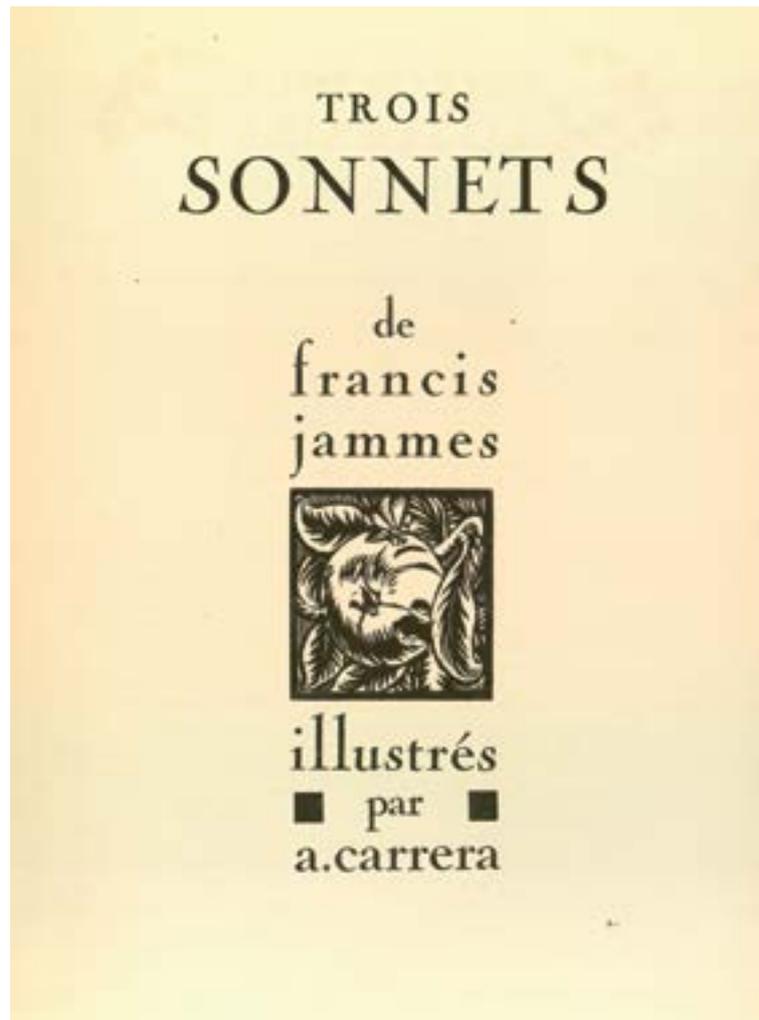
égérer le lecteur. Il correspond en fait à un double niveau de lecture. On peut soit considérer chaque numéro comme une revue à consulter telle quelle, soit regrouper chaque famille de feuillets des six numéros pour composer, par exemple, une suite des *Feuillets littéraires* ou des *Feuillets de la mode*.

Autre aspect important de la forme des *Feuillets d'art* dont le volume tourne autour de 80 pages sans les *Feuillets de la publicité*, ses illustrations de très grande qualité : des bois originaux de Daragnès, de Carrera, de Labath, de Dufet ou des dessins de Picasso, et ses magnifiques hors-texte, entre 6 et 10 par numéro. La beauté de ces documents a d'ailleurs desservi cette publication car les marchands, au lieu de la conserver et de la vendre intacte, préféreront monnayer séparément chaque hors-texte pour en tirer un meilleur prix. Il reste donc peu d'exemplaires complets des *Feuillets d'art*. Enfin, des porte-folio numérotés réservés aux « premiers abonnés », dans lesquels étaient glissés des tirages spéciaux de textes ou de dessins de la publication, venaient en complément.

Fig. 25.



Fig. 26.



Des collaborations prestigieuses

Les *Feuillets d'art* auraient pu n'être qu'une belle revue un peu vide de sens. Ce n'est pas le cas. Ils font appel à des grands noms de la littérature contemporaine : Jean Giraudoux qui y tient une chronique, Anatole France, la comtesse de Noailles, Paul Fort, Francis Jammes, Pierre Mac-Orlan, Marcel Proust, Francis Carco, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Paul Claudel, Georges Duhamel ou Pierre Berthelot. La revue puise aussi dans les classiques : Ronsard, Verlaine. Les illustrations et les hors-texte sont signés Goya, Toulouse-Lautrec, Louis Süe, Llano Florès, Benito, Gustave Courbet, Raoul Dufy, Daragnès, Augustin Carrera, Laboureur, Georges Lepape, Pablo Picasso, Ruhlmann, Claude Lorrain, Léon Bakst. Ce remarquable florilège de talents est à l'évidence la marque du goût éclectique d'Edmond Moussié pour les auteurs et les illustrateurs. L'examen d'une partie de sa biblio-

Fig. 27.



au diner d'après

M. TORRELLA.

A SHÉHÉRAZADE

16 faubourg Montmartre

thèque ³⁶ en témoigne et vient confirmer ou compléter les noms rassemblés par les *Feuillets d'art*. Composé en 1913, le recueil de poèmes *Stèles* de Victor Segalen (étudiant au Service de Santé de Bordeaux de 1897 à 1902), imprimé par Crès dans un extraordinaire ouvrage à façon chinoise avec plats en bois ornés de typographies pyrogravées, confirme le goût d'Edmond Moussié pour la poésie et pour les formes d'édition originales, caractéristique qu'il assignera aux *Feuillets d'art*. Dès 1915, *L'art poétique* de Paul Claudel, acquis à la librairie Michel du cours de l'Intendance à Bordeaux, prend place dans sa bibliothèque. Dans les années qui suivent la publication des *Feuillets d'Art*, Edmond Moussié reste tout naturellement en contact avec les artistes contemporains qu'ils ont accueillis. Ainsi Marcel Astruc, chroniqueur de la *Gazette du Bon Ton*, offre-t-il en 1921 l'un de ses ouvrages « à Monsieur Edmond Moussié en témoignage d'amitié », ouvrage illustré par Charles Martin dont plusieurs pochoirs figurent dans les *Feuillets*

Fig. 28.

Fig. 29.

Già mai la lontananza
 Aria del **ALESSANDRO SCARLATTI** Réalisation de **CÉSAR FRANCK**
 CANTO
 [Allegro Moderato 4/4]
 PIANO
 Già mai la lontananza... se tu, vi dell'amaro...
 ... se tu, vi dell'amaro... se tu, vi dell'amaro...

A. FABRE, décorateur
 20, rue de Miromesnil
 Téléphone: Elysée 24-66 à Paris

d'art. Daragnès dédicace en 1922 « A Monsieur Edmond Moussié respectueusement » les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue qu'il a ornés de superbes vignettes. *L'envers du music-hall* de Colette, illustré des gravures de Laboureur, rentre en 1926 dans la bibliothèque d'Edmond Moussié.

Les *Feuillets de la musique* portent tout aussi indiscutablement la marque d'Edmond Moussié. Outre les chroniques des plus célèbres critiques de l'époque, Camille Mauclair et Emile Vuillermoz, ils proposent des partitions musicales détachables, pour l'essentiel consacrées au piano solo et à la mélodie avec accompagnement de piano, deux registres que pratiquait Edmond Moussié, lui-même pianiste et surtout chanteur. Tous français, les compositeurs choisis sont pour la plupart nés entre 1864 et 1875 et abordent la phase la plus

36. Ouvrages conservés par les descendants d'Edmond Moussié.

Fig. 30.



Robe portée par M^{me} Charlotte
directrice de la Maison Premet

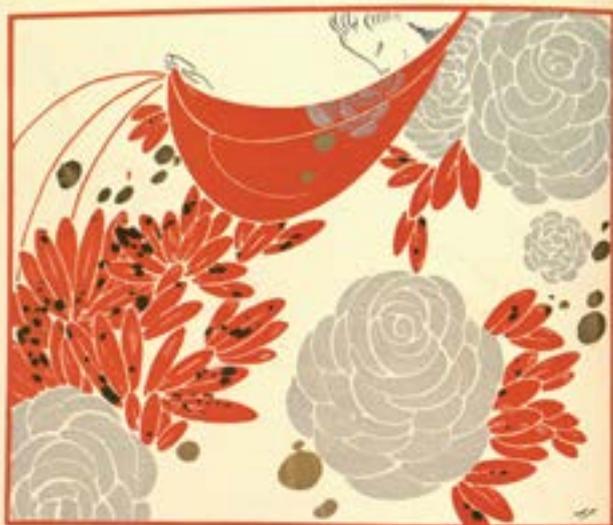
créative de leur carrière : Guy Ropartz, Albert Roussel, Florent Schmitt ou Maurice Ravel. A travers la restitution par César Franck de deux airs d'Alessandro Scarlatti, un hommage est rendu au compositeur de ces *Béatitudes* qu'Edmond Moussié interprétera en public avec tant de sensibilité, trois ans plus tard en la cathédrale Saint-André. Le choix d'Edmond Moussié se manifeste enfin à travers *Intimité*, poème musical pour chant et piano du jeune et prometteur compositeur Claude Duboscq, âgé de vingt-deux ans, issu d'une famille bordelaise.

Les *Feuillets de la publicité* qui sont rajoutés à partir du numéro III viennent encore embellir l'ensemble. Les annonceurs sont prestigieux et les publicités très esthétiques. Un avertissement au lecteur, vraisemblablement rédigé par Edmond Moussié [Annexe 4] en témoigne.

Il y a aussi une animation autour des *Feuillets d'art*, dont le projet d'édition en souscription de la traduction par André Gide d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare avec des illustra-

Fig. 31.

Fig. 32.



vous que les dogares et les belles Arétines en portaient de plus merveilleux?..

Sur un fond bleuâtre comme une chair de à minuit, entre des arbres pâles, se cabalaient des chevaux d'argent; des feuillages d'or frémissaient sur des rocs merveilleux et sombres.

Ces étoffes étaient d'une richesse fabuleuse. Il y en avait qui ressemblaient à ces pelouses sur lesquelles tombent de ces feuilles de papillons; il y en avait de girafes, de ronds, pavillons à l'eau massive des viviers à travers laquelle on aperçoit, comme une ombre, une coupe de velours.

La pulpe des volubilis, les adorables vi-

ginités des roses tendres, les nuances délicates, les bleus célestes des calices sensibles qui s'ouvrent au lever du jour, il y en avait qui les évoquaient.

La jeune femme ne les tendit.

— La Mode va utiliser ces trésors, dit-elle, et elle sera fastueuse comme ces étoffes. Il faut débaucher la jeunesse moderne de la vie moderne. Voici l'hiver bientôt. Mais je choisis celle-ci pour en habiller une lazarolle, en damas fauve à grandes fleurs, et je vous assure que je n'en ferai pas une doublure. Non, la peau de bête pour si somptueux qu'elle puisse être doit être cachée par l'étoffe.

les feuillets de la mode

DE UTILISATION
DES ÉTOFFES FASTUEUSES
DANS LA MODE FÉMININE

Aimer de la corbeille de mousets ambre qui demeurait encore sur la dentelle de la table, des feuilles gaudées d'un tombant des arbres, ces après-midi de septembre, dans le parc où nous venions de goûter.

J'avais défendu les étoffes anciennes contre une jeune femme vêtue d'une galon de velours géométrique, en velours ras et chaud comme le pelage d'un léon peureux, mais je n'étais pas de taille à lutter.

Pavil à un léopard emballant un lit de tissu en laques, je devais donner l'impression de ranger à la hâte mes brocarts usés, mes vieux volumes mangés jusqu'à la trame, et mes antiques danses caressés aux plus commodes de flexibles et miroirs plaques de verre.

La fastueuse robe de la jeune femme qui s'était levée était, à ce moment, plus corral que géométrique. Elle tenait quelques échan-

nières qui s'éparpillaient sur la dentelle blanche de la table.

— Pourquoi, dit-elle, voulez-vous qu'en ne fabrique plus de belles étoffes? C'est comme si on contentait qu'aucun poète ne devait écrire des vers après Ronsard, et, qu'après Chénier, Cézaire ne pouvait pas peindre une pomme...

Elle feuilletait les mille pages pourpres, vertes, orangées, grenat, bleues, argentées des coupes reliés par un ruban.

— Tenez, poursuivit-elle, est-ce que celle-ci ne sont pas somptueuses? Car on ne copie plus à présent les styles anciens, les étrennes mortels Louis XIV et Louis XV.

Aujourd'hui, on fabrique des damas aussi riches que les damas anciens et nous en ferons des robes splendides. Voyez, ce vert à palmes orange et à nervures noires, croyez-

tions de Dréza. Le siège des *Feuillets d'art* sert aussi de galerie avec un programme fourni. Malgré cette importante activité, les *Feuillets d'art* n'étaient visiblement pas rentables et faire passer le prix de 20 à 25 francs pour les deux derniers numéros ne fut pas suffisant. La parution s'arrête au sixième numéro, en juillet 1920 [Annexe 5].

C'est finalement l'éditeur de *La Gazette du Bon Ton*, Lucien Vogel, qui reprend les *Feuillets d'Art, recueil de littérature et d'art contemporains*. Cette seconde série n'ira pas plus loin que la première, avec également six parutions³⁷. Visiblement, les *Feuillets d'Art* sont toujours domiciliés 11 rue Saint-Florentin à Paris. Un accord a, semble-t-il, été passé avec Condé Nast Editeur qui les diffuse sous le nom de *The Living Arts, a portfolio reflecting the literary and artistic taste*

37. 30 septembre 1921, 30 décembre 1921, 28 février 1922, 1 mai 1922, 31 août 1922 et 1er octobre 1922.

Fig. 33.



Parfums Ramsès

Ivresse d'amour

Folie d'opium

Rose antique

Secret du sphynx

30, Rue d'Hauteville

of our time mais aussi *Feuillets d'Art*, a portfolio reflecting the literary and artistic taste of our time aux Etats-Unis (19 west 44th street New-York à 3 dollars) et en Angleterre (Rolls Houe Brems Building, London E.C. 4 à 12,6 shillings). En fonction des numéros, certains sont traduits en anglais alors que d'autres restent intégralement en français. Il semble qu'il n'y ait pas un parti bien défini à cet égard. Par ailleurs, Lucien

Vogel a repris le projet d'édition de la traduction d'André Gide *d'Antoine et Cléopâtre* par Shakespeare avec les illustrations de Dréa. Le premier numéro de ces nouveaux *Feuillets d'Art* mentionne que « ce recueil a été composé sous la direction de Lucien Vogel & Michel Dufet. Il est le premier numéro de la nouvelle série des Feuillets d'Art fondés par Edmond Moussié » .



Fig. 34.

Fig. 35.

Les vieux vêtements fourrés ne laissaient voir qu'une bande de pelletterie, un ourlet au col, aux manches et au bas des robes. L'hermine elle-même, la royale hermine des sacres et des reines légitimes, n'était que la doublure d'un manteau. Je voudrais voir revenir cette coutume et que l'on cachât sous des tissus ces peaux sauvages.

Ah! les étoffes, comme elles embelliraient la vie si on savait les utiliser. Certaines sont plus belles que des toiles peintes; elles transfigurent les couleurs; la laine et la soie apportent une mystérieuse collaboration à l'artiste; le feu et ses hasards accomplissent un miracle semblable dans la pâte des faïences.

Chacune a sa personnalité. On reconnaîtrait dans la nuit, en les effleurant, les damas secs et rêches, l'animale douceur des velours. Répétez donc cela, vous qui écrivez,

il faut transfigurer la vie et la parer de belles étoffes.

La jeune femme fit quelques pas sur la pelouse, et toute la lumière du soir malade et de l'été agonisant semblait réfugiée autour de sa robe rouge.

LEO LARGUIER.



FEUILLETS D'ART



RECUEIL DE LITTÉRATURE
ET D'ART CONTEMPORAINS

AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
11, RUE SAINT - FLORENTIN - PARIS

LONDON
CONDÉ NAST C^o L^o

NEW-YORK
CONDÉ NAST PUBL.

Le Colisée, un vaisseau amiral sur les Champs-Élysées

Cette aventure dans l'édition qui a sans doute coûté fort cher à Edmond Moussié ne le décourage pas. A défaut d'être rentable, elle fut, d'un point de vue intellectuel et esthétique, une très belle réussite. Une dizaine d'années plus tard, Edmond Moussié se lance dans un autre projet particulièrement ambitieux, la création du *Colisée*, qui montre à quel point cet homme était éclectique. Mais quel que soit le domaine qu'il aborde, il apporte sa touche personnelle de visionnaire et d'esthète. Considéré par Colette Moussié Deroure comme la « grande affaire » de la fin de la vie de son père, *Le Colisée* est « un café-restaurant de luxe », ainsi que l'écrit René Chavance dans *Mobilier & Décoration*³⁸. Cet établissement est installé au 44 avenue des Champs-Élysées, à l'angle de la rue du Colisée. Une belle adresse pour une belle aventure. Pour chapeauter cet établissement et tous ceux qui pourraient suivre, la *Société Anonyme des Cafés & Restaurants Français*, au capital de 1 500 000 francs, a

été créée en décembre 1931. Sur le registre du commerce de Paris, c'est le nom d'Edmond Moussié qui apparaît en premier sur la liste des actionnaires et qui est vraisemblablement l'actionnaire principal et l'organisateur. L'établissement est bien dans son esprit. Il confie son aménagement à Charles Siclis, l'architecte de renom qui a déjà mis son talent au service d'Edmond Moussié pour l'achèvement de la villa *Nausicaa* au Moulleau. Le mobilier, « d'un luxe simple »³⁹, est réalisé par Thonet : sièges en cuir rouge, tables et guéridons laqués rouge et noir. Un travail important a été fait sur les volumes, l'éclairage, les perspectives. L'espace est ponctué par de grosses colonnes et les parois habillées de miroir amplifient l'effet de profondeur. Les sources de lumière sont multiples : éclairage indirect depuis les frises ou les coupoles mais aussi direct et tamisé derrière des verres dépolis de couleurs variées et changeantes. Un article paru

38. Document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

39. *Mobilier & Décoration*, document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.



Fig. 36.

Fig. 37. - Le Colisée 1,
Grande salle du *Colisée*.

dans *Les Echos de l'Art* présente le *Colisée* comme une salle de spectacles où les consommateurs sont à la fois des figurants et des spectateurs. Pour y parvenir, Siclis a aménagé le café en grands paliers qui montent au fur et à mesure que l'on avance vers le fond de la salle. Ainsi, les échanges entre la rue et la salle sont possibles de toutes parts. Au dernier niveau, le grill-room, avec des touches de ronce de noyer, est matérialisé par une loggia circulaire. Au sous-sol, le bar plus intimiste, habillé de sapelli, bois aux tons brun rouge cuivré, est doté dans une zone semi-circulaire d'une vitrine de couleur vert-bleu derrière laquelle sont installés arbustes, plantes et buissons qui « palpitent » sous des projections de lumière avec des effets de nuages mouvants. A noter la place importante accordée aux fleurs et aux plantes dans ce décor. Edmond Moussié s'implique jusque dans les plus petits détails. Il avait lui-même choisi ou fait exécuter les fourchettes à huitre chez Christoffle. Elles plaisaient tellement que les clients indécis ont fini par les faire disparaître.

Alors qu'Edmond Moussié meurt en 1933, les personnes auxquelles il avait confié la gestion du *Colisée* ouvrent un nouvel établissement sur les Champs-Élysées, *Le Triomphe*, avec un autre pourvoyeur de fonds, et toujours avec l'architecte Siclis, mais dans un genre plus tapageur en matière de décoration : « ...Ce retour à l'ornement » dont l'avenir dira si, d'une manière générale, il n'est pas prématuré. *Le Triomphe* est orné au point de former un contraste frappant avec son frère aîné, le *Colisée*⁴⁰ », lit-on ainsi dans *Art & Décoration*. Ce grand écart de style est sans doute dû au fait que les partenaires ont changé et que notre esthète bordelais n'est plus là pour donner le ton. Edmond Moussié étant mort, ils peuvent s'attribuer la réussite du *Colisée*, ce qu'ils ne manquent pas de faire. On trouve la trace de leurs revendications dans plusieurs journaux : « C'est à MM Lefranc et Rabu, déjà créateurs du café le *Colisée*... qu'on doit cette nouvelle réalisation »⁴¹ ou « Voici que le Berry, fermé depuis quelques mois, va rouvrir ses portes après une transformation complète et somptueuse, sous la direction des propriétaires du *Colisée*. MM. Lefranc et Rabu ont trouvé une commanditaire généreuse en la personne de Mme Le Baron, ex-Coty, ce qui leur permet de se faire eux-mêmes concurrence »⁴² ou « Avec le *Colisée*, trois hommes, trois étonnants animateurs montrèrent ce que le génie inventif pouvait concevoir, et MM. Lefranc et Rabu, avec l'architecte décorateur Siclis, bâtirent un palais... »⁴³. C'est pourtant bien Edmond Moussié qui a porté le *Colisée*, comme le prouve cette annonce : « MM. Moussié et Lefranc sont autorisés à établir une terrasse de 5 m de saillie au devant de leur établissement 44, avenue des Champs-Élysées »⁴⁴.

Les Portiques, un projet visionnaire

Un texte non daté écrit par Edmond Moussié⁴⁵ lui-même montre quel instigateur de talent il était. Toujours en mouvement, il ne semblait pas vouloir se contenter du succès du *Colisée*. Il avait imaginé un projet de café-brasserie qu'il n'a pas eu le temps de réaliser mais dont le concept était déjà très abouti ainsi qu'en témoigne une note de sa main [Annexe 5]. Ce document détaillé, heureusement conservé par sa famille, révèle tout à la fois son goût pour la décoration, le caractère résolument novateur de ses intuitions - on peut y découvrir, entre autres, la description du karaoké bien avant la lettre - et le sérieux de l'homme d'affaires avisé qui ne néglige aucun des facteurs de rentabilité de son projet. La construction de cette note reflète les multiples talents de son auteur, dont la combinaison, rarement réunie en un seul être, explique la diversité de ses initiatives et le rayonnement de sa personnalité.

Il s'agissait là d'un projet novateur, complexe et ambitieux. On comprend bien que sans l'imagination, les relations et l'énergie d'Edmond Moussié, il n'ait pu être mené à bien. Car les *Portiques* qu'Edmond Moussié souhaite transformer sont un ensemble immobilier très important au 150, avenue des Champs-Élysées, avec des entrées rue Lord-Byron et rue Arsène-Houssaye. Il est pourvu d'escaliers monumentaux, de verrières de 120 m de long rehaussées de vitraux et de mosaïques de Gentil et Bourdet. Une quarantaine de boutiques, dont certaines dédiées à l'exposition de voitures Buick et Cadillac et des cafés, occupent l'ensemble. Malgré l'inauguration en grande pompe le 5 avril 1928, le succès commercial n'avait pas suivi, ce qui offrait une opportunité qu'Edmond Moussié n'avait pas manqué de déceler. Après la disparition d'Edmond Moussié, le site connaîtra différents avatars, avant que *Les Portiques* deviennent finalement un grand complexe cinématographique.

40. *Art & Décoration*, 1935, Gallica.

41. *Le Monde Illustré*, 5 janvier 1935, Gallica.

42. *Le Cyrano*, août 1934, Gallica.

43. *La Semaine de Paris*, 21 décembre 1934, Gallica.

44. *Bulletin Municipal Officiel* de Paris du 2 février 1932, Gallica.

45. Document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

Edmond Moussié : homme de culture, entrepreneur et mécène bordelais

Réalisations et projets montrent à quel point Edmond Moussié avait une personnalité hors du commun. Cet homme d'affaires entreprenant a participé à la dynamisation du Port de Bordeaux avec les installations les plus modernes pour l'époque. Mais il ne s'est pas contenté de ce succès et s'est investi dans d'autres affaires à Paris et à l'étranger. Parallèlement, son intérêt pour l'art, sa curiosité intellectuelle l'ont amené à s'impliquer dans des structures de mécénat telles que la Société des Arts Décoratifs de Bordeaux et du Sud-Ouest, à apporter sa contribution à la Foire de Bordeaux, à passer commande à des décorateurs contemporains tels que Michel Dufet ou à s'abonner à la revue de Le Corbusier. En tant qu'éditeur des *Feuillets d'art*, il a montré sa générosité en finançant une publication de très grande qualité qui pouvait, au mieux, s'équilibrer mais qui avait de fortes probabilités d'être un gouffre financier. Avec *Le Colisée*, il monte une affaire commerciale mais s'efforce de faire de cet établissement une réalisation exemplaire en matière d'architecture contem-

poraine en faisant appel à Siclis. Il faut bien constater que ses partenaires, lorsqu'ils reprennent les projets qu'il a initiés, ne parviennent pas à se mettre au diapason. Les *Feuillets d'Art* de la seconde période n'ont plus le raffinement des premiers numéros, *Le Triomphe* affiche un luxe tapageur, loin de l'élégance, de la sobriété et de la recherche du *Colisée*. En toute objectivité, il est indéniable que c'est le talentueux Edmond Moussié qui apporte chaque fois sa touche de distinction.

Esthète inspiré et homme d'affaires, Edmond Moussié a été particulièrement productif alors qu'il est mort jeune, à 45 ans, et qu'il était de santé délicate. Il nous aurait sans doute encore étonnés s'il avait pu disposer de quelques années de vie supplémentaires. Et si sa grande modestie n'avait pas marqué toute son existence, nous pourrions disposer de d'avantage d'informations sur ses nombreux projets.

Laissons à Colette Moussié Deroure le soin de clore cet article sur son père, Edmond Moussié : « Au fond, il avait une vocation de mécène - sans en avoir peut-être les moyens -, il aimait mettre les artistes en avant ».

Remerciements

Je remercie Alain-René Hardy, spécialiste de Primavera, qui a attiré mon attention sur Edmond Moussié en me demandant, au cours d'une de nos discussions sur l'atelier d'art du Printemps, si je connaissais le mécène bordelais qui avait fait travailler Michel Dufet. Prise en défaut, je me suis lancée dans des recherches. Petit à petit, j'ai découvert quelques informations sur ce bordelais brillant et entreprenant mais aussi énigmatique et secret. Une personnalité complexe que j'ai eu envie de comprendre.

Je remercie Jérôme Deroure, petit-fils d'Edmond Moussié et fils de Colette Moussié Deroure, qui a tout de suite compris ma démarche. Avec une grande générosité et une belle ouverture d'esprit, il m'a invitée à le rencontrer à plusieurs reprises. Il a mis à ma disposition ses archives familiales. J'ai été très touchée par la confiance qu'il m'a accordée en me confiant sa collection personnelle des *Feuillets d'art* afin que je puisse numériser cette revue si belle mais aussi si fragile. Il a aussi joué un rôle de coordonnateur qu'il a assumé tout au long de ce travail en commun et m'a fait connaître d'autres membres de sa famille.

Je remercie cousin Nicolas Duhamel, fils de Nicole Moussié Duhamel et petit-fils d'Edmond Moussié. Passionné par l'histoire de son grand-père et qui avait enregistré sa tante, Colette, pour fixer ses souvenirs. Avec beaucoup de discernement et de sensibilité il m'a parlé des goûts de son grand-père pour la littérature et la musique à partir des livres et documents hérités.

Je remercie Sylvie Carpenter, fille de Colette Moussié Deroure et petite-fille d'Edmond Moussié. Elle a évoqué des souvenirs transmis par sa mère et m'a montré des photos, des croquis originaux.

Je remercie Jérôme Deroure, Nicolas Duhamel et Sylvie Carpenter pour m'avoir ainsi dévoilé leur histoire familiale et m'avoir fourni des renseignements inestimables pour mieux connaître Edmond Moussié. J'ai retrouvé en eux l'élégance, l'intelligence, la générosité et l'ouverture d'esprit, de leur grand-père. Les photos qui illustrent ce texte viennent pour la plupart des archives de la famille. Elles ont été tout spécialement reproduites à cette fin.

Annexes

1

La fratrie Moussié

Paul Moussié, le père d'Edmond Moussié, négociant et ancien conseiller municipal, est né le 25 mai 1860 et est décédé le 31 mai 1910. Il aura quatre fils dont Jean mort en 1917. Pierre (29 février 1884-3 mars 1941) est négociant importateur, président de l'*Union des grains et farines* ainsi que du *Syndicat des importateurs bordelais de céréales* et membre de la Chambre de commerce. Gabriel Moussié (13 janvier 1898-17 septembre 1940), industriel, juge au tribunal de commerce, conseiller du commerce extérieur, est secrétaire puis directeur et enfin administrateur de l'*Union commerciale de Bordeaux-Bassens*. Il occupe en outre différents postes et fonctions : gérant de la société Astié, directeur de la *Société commerciale d'affrètement et de commission*, président du Syndicat des entrepreneurs de manutention, vice-président de la *Société pour la Défense*, vice-président de la *Caisse maritime d'allocations familiales*, secrétaire général de la *Fédération maritime du port de Bordeaux et de ses annexes*, fondateur de la *Fédération patronale girondine*. Durant la Deuxième Guerre mondiale, il prit en charge la direction du ravitaillement général⁴⁶.

2

Discours prononcé sur la tombe d'Edmond Moussié le 11 octobre 1933 par M. Robert Lemaigen, administrateur délégué de l'Union Commerciale de Bordeaux-Bassens

« Mesdemoiselles, Mesdames, Mes Chers Amis,

Au nom de l'U.C.B.B. tout entière, de son président, retenu à Paris pour un autre deuil cruel qui prive l'industrie française de l'une de ses remarquables figures, au nom de son Conseil d'administration et de tout son personnel, je viens rendre à Edmond Moussié l'hommage de notre reconnaissance et de notre amitié.

Sans lui, notre affaire n'existerait pas : ce qu'elle est, ce que nous y sommes tous, c'est à lui que nous le devons, et c'est parce que j'estime juste et nécessaire de rendre à celui qui disparaît ce témoignage que, maîtrisant – bien mal- mon émotion, j'ai accepté de prendre la parole ici.

Ce que nous lui devons, nous le savons tous : le déchirement unanime que cause sa mort chez nous, depuis le premier jusqu'au dernier, en est la preuve. Nous savons qu'en 1917, à l'heure la plus sombre de la guerre, alors que le ravitaillement national importait plus que les succès militaires, qu'il conditionnait, Edmond Moussié, avec la conscience prophétique de l'avenir, avec la fougue de son imagination, concevait notre outillage, surmontait, grâce à cette faculté magique de persuasion qui était en lui, tous les obstacles et réalisait, en se jouant de difficultés inouïes, le plan qu'il avait conçu.

Au milieu de mille traverses, il menait à bien son entreprise, et si, aujourd'hui, elle représente le quart de l'activité du port de Bordeaux, si elle se place dans les premières de France et fait vivre une fraction appréciable de la population girondine, c'est à lui que nous le devons.

En le disant, j'ai conscience, non seulement d'être équitable, mais aussi de lui rendre un hommage qui, malgré la modestie de son caractère, lui eût été sensible. C'est que ce prodigieux assembleur d'idées avait pour l'œuvre vivante et prospère née de sa pensée, pour celle qui avait marqué ses débuts dans la

carrière et se rattachait aux souvenirs paternels, une particulière tendresse. Je suis sûr que souvent, pendant sa longue réclusion en Suisse, à ces fins de journées poignantes où il regardait, étendu, le soleil descendre derrière la montagne, il a souvent eu devant les yeux la vision lointaine, toute baignée de douceur girondine, de cet outillage qu'il avait créé, auquel il avait donné la vie. Donné la vie, disons plutôt : donné sa vie..., car cette flamme dont il brûlait constamment, à laquelle il voulait inlassablement allumer des foyers nouveaux, elle consumait ses forces, et, si nous le pleurons aujourd'hui, c'est peut-être, c'est sans doute, parce que cette vie, dont il animait tant d'idées, il l'arrachait à la sienne propre, ne lui laissant plus, quand la mort l'a frappé, qu'une résistance amoindrie.

Quelle ingratitude serait donc la nôtre si nous l'oublions jamais !...

Et maintenant que j'ai salué comme il convenait le grand animateur, laissez-moi parler de l'ami :

Il y aura, dans quelques jours, quatorze ans que j'ai rencontré Edmond Moussié, pour la première fois, dans cet entresol de la place Richelieu semblable à la chambre de veille d'un navire, d'où son esprit aventureux scrutait toutes les directions vers lesquelles il pouvait orienter son activité. Depuis ce jour, nous avons subi ensemble bien des tourmentes, bien des traverses, bien des déceptions : le carrousel infernal de la vie moderne nous a tantôt éloignés, tantôt rapprochés. Jamais, je puis l'affirmer aujourd'hui, un nuage n'a terni notre amitié ni diminué la joie de chacune de nos rencontres. C'est que, dans cette lutte impitoyable et sournoise qu'était la vie que menait Edmond, qui est notre vie, où les coups sont si durs, les satisfactions si rares et tellement éphémères, lui savait souvent déboucler sa cuirasse, et laisser le charme de son caractère rayonner sans contrainte. Alors, des mots, des idées, des sons, des couleurs, des lignes, il créait une féerie exquise et délicate d'où l'on sortait ébloui et conquis. Car c'était un grand artiste auquel la rénovation de l'art français, après la guerre, doit beaucoup. J'ai assisté à ces conversations étincelantes dans lesquelles, aux esprits exceptionnels qu'étaient ses collègues et amis, John dal Piaz, Alfred de Vial, Walter Berry, Fernand Philippart, il rendait attrayantes et perceptibles les idées modernes sur l'art, et je crois bien pouvoir affirmer que sans Edmond Moussié l'*Île-de-France*, cet admirable paquebot, conservatoire de l'art français contemporain, n'eût pu exister, ou du moins eût été tout autre.

Et puis c'était un grand cœur, ignorant et haïssant l'égoïsme. Ce magicien auquel nul ne résistait ne savait pas résister lui-même à une infortune, et si l'on pouvait scruter tous ses actes, je crois que l'on trouverait que la compassion a été le mobile auquel ils ont le plus souvent obéi.

Mesdemoiselles, on ne se console pas de la perte brutale d'un être aussi charmant, mais dites-vous d'abord qu'il a pleinement connu dans la vie cette jouissance éminente de l'homme supérieur qu'est la création. Et cela l'a payé, soyez-en sûres, de bien des amertumes.

Dites-vous aussi qu'à une vie terrestre aussi droite, que rien de vil, rien de médiocre n'a jamais effleuré, correspond, sans aucun doute, dans cet au-delà dont, au cours d'une affectueuse conversation, nous interrogeons ensemble, il y a quelques jours à peine, le mystère, un repos éternel.

Soyez fières du nom que vous portez, comme nous sommes fiers de la mémoire que nous lui gardons, et agréez, s'il vous plaît, l'expression douloureuse de notre profonde, reconnaissante et respectueuse sympathie. »

46. Guérin, Jean et Bernard, *op.cit.*

3

Note sur les décorateurs de l'Île-de-France

L'architecture est audacieuse, l'éclairage novateur, les volumes généreux, les matériaux précieux. Les grands noms de la décoration y sont associés et les premières classes sont traitées avec un luxe rare. Ainsi, Pierre Patout réalise la salle à manger des premières classes en marbre des Pyrénées décliné dans trois tons de gris. L'éclairage était dispensé par 112 appliques de Lalique, les hublots sont en verre moulé Sabino. Cette vaste pièce s'organise autour de la fontaine lumineuse du sculpteur Navarre. L'argenterie est fournie par Christofle. Il existe aussi quatre salles à manger particulières réalisées par l'Ecole Bouille. On doit le fumoir à Henri Pacon, avec des rideaux tissés par Maurice Lauer sur les dessins de P. Legrain. Rullmann a la charge du salon de jeux avec des laques de Jean Dunand mais aussi du salon de thé où sont installés de grands vases éclairants en porcelaine blanche de la Manufacture de Sèvres. Le salon de lecture revient à Leleu qui fait appel à l'orfèvre Jean Serrière pour réaliser des plaques en émail représentant des fleurs. La chapelle est confiée à Robert Danis. Le salon de jeux pour enfants, décoré notamment de dauphins en bronze de Sandoz, est une création de Michel Dufet, la salle à manger pour enfants est dessinée par Jean Béraud. Le salon de conversation est l'œuvre de Louis Süe et André Mare. La « Grande descente » est l'un des éléments les plus spectaculaires du paquebot. L'architecte Richard Bouwens der Boijen la traite comme une grande cage carrée de 10,60 m de haut avec des paliers de 300 m² et des escaliers à double révolution. La suite de luxe est le fruit de la collaboration de Tardif et Bruyer ainsi que d'Eric Bagge. Elle comprend un salon, une salle à manger, trois chambres, un office, des salles de bains et une chambre pour la femme de ménage. Les huit appartements de luxe ont chacun un architecte : Marc Simon (pour deux d'entre eux), René Prou, Martine, Nelson, Rémon ou Smith. On peut encore évoquer les contributions de A. Jeanniot avec un groupe en bois dans le salon mixte, Raymond Subes pour les fers forgés, Richard Desvallières, Gruber pour des verres gravés, Paul Follot, Luc Lanel, de Nelson ou de G.L. Jaulnes, Les tapisseries d'Aubusson, les sculpteurs P. Poisson et A. Pommier.

4

Les Feuilles d'art en détail

L'impression est réalisée par G. de Malherbe et cie et les phototypies par Catala Frères. Un graphisme élégant a été choisi pour le titre imprimé en deux couleurs qui alternent : noir pour le « F », orange pour « euillets », à la ligne en dessous orange pour le « d' », noir pour « art » et orange pour le point. Ces deux couleurs sont conservées pour le sommaire. En bas, de la première de couverture, le logo « FA » dans un carré est aussi en noir et orange. Il est surmonté d'un chiffre romain en noir qui indique le numéro de la parution. La couverture du numéro VI est en bleu marine et noir. La page de couverture est percée de deux œillets métalliques dans lesquels passent des cordons permettant de fermer l'ouvrage. Ils sont écrus et noirs pour les numéros I, II, III, noirs et rouille pour le numéro IV, turquoise et écru pour le numéro V,ivoire et noir pour le numéro VI. Ce raffinement supplémentaire est utile car les feuilles ne sont pas reliés. A l'intérieur, le texte est imprimé sur une ou deux colonnes sur « papier pur fil », est-il précisé.

A titre d'exemple, dans les *Feuilles littéraires* du numéro II, *Destinée* par la comtesse de Noailles est annoncée p. 3 à 6, alors que le texte est numéroté de 1 à 4 et A1. *L'Attrait* de la comtesse de Noailles est aussi annoncé p. 7 et 8, alors que le texte est numéroté 1 A2, la deuxième page ne portant pas de numéro. *La Revue de la Belle-Etoile* par Georges Duhamel est annoncé dans le sommaire p. 9 à 16 alors qu'il est numéroté p. 1 à 8 A4. Autre aspect étonnant dans ce numéro II, il y a au moins quatre pages dans le sommaire qui portent

le numéro 1. Pour comprendre la logique de fabrication et de numérotation des *Feuilles d'art*, il faut imaginer que la revue était principalement destinée à des personnes susceptibles d'acheter et de conserver toutes ses livraisons et de les ré-assembler à leur gré. Voici une petite démonstration avec les Feuilles du théâtre et la pièce *L'étonnant bonheur* par Henri Duvernois. Cette œuvre est scindée comme un feuilleton qu'on suit d'un numéro à un autre des *Feuilles d'art* et s'interrompt de façon abrupte au milieu d'une phrase. Dans le numéro I, elle est annoncée dans le sommaire p. 21 à 24 alors qu'elle numérotée 1 à 4 B1, dans le numéro II, elle est annoncée p. 23 à 30 alors qu'elle est numérotée p. 5 à 12 B1, dans le numéro III, elle est annoncée p. 23 à 26 alors qu'elle est numérotée 13 à 16 B1 et ainsi de suite jusqu'au numéro V dans lequel se termine la pièce avec toujours le même décalage p. 19 à 26 dans le sommaire et 25 à 29 dans le texte. Si les lecteurs ont pu avoir des difficultés à retrouver la pièce au fil des numéros, les abonnés qui ont conservé leur collection peuvent la reconstituer avec des numéros de pages qui se suivent parfaitement des p. 1 à 29.

Les premiers abonnés avaient un statut privilégié et étaient destinataires d'un porte-folio contenant des tirages numérotés. Ainsi, on peut lire à la fin du numéro II : « Il a été tiré mille cent exemplaires de la « Loge » par Charles Martin, sur Japon, numérotés de 1 à 1100 et mille deux cents exemplaires de « Laissez-moi seule » par Georges Barbier et des hors-texte de Llano Florez et de Benito sur Hollande, numérotés de 1 à 1200. De plus, il a été tiré mille deux cents exemplaires de « L'attrait » et de « Destinée » et cinq cents exemplaires de « L'étonnant bonheur » sur Hollande Van Gelder Zonen ». Je n'ai malheureusement pas eu entre les mains l'un de ces porte-folio. Pourtant, les exemplaires que j'ai portant les numéros 662 et 938 devaient être destinés à des abonnés mais ils ont été amputés de ces ajouts.

La publicité s'intègre sans fausse note dans les *Feuilles d'art*. Un avis au lecteur précise : « Ceux qui ont fait cette Revue ont toujours pensé que tout peut être forme d'art et que souvent se trouvent de bonnes choses là où chacun les néglige. Aussi, réalisons-nous aujourd'hui un nouveau projet : Aux feuilles littéraires, à ceux du théâtre, à ceux du dessin, de la musique, de la mode, s'ajoutent ceux de la publicité. Voici donc réunies ce qu'il est convenu d'appeler des annonces. Nous avons voulu qu'elles fussent embellies sans que la clarté du texte n'en souffrit. Nets, utiles, nos feuilles de publicité témoignent toujours d'une recherche. Une fleur qui meurt pour nous encenser, un meuble qui naît pour qu'on l'aime, une fête qui passe pour illuminer nos yeux... Publicité que tout cela, mais avec un dessin, et puis, quelques lignes, comme un poème. »

On y trouve de magnifiques hors-texte notamment sur la mode. Tout est bien dans le ton. Les annonceurs se recrutent parmi les librairies et les maisons d'édition, y compris étrangères comme *Wendingen (architecture, sculpture, décoration, ameublement, théâtre)* à Amsterdam, *Le Studio, Art et décoration, Editorial y libreria de Arte* à Barcelone, les *Editions de la sirène*, les bijoutiers comme *Van Cleef et Arpels* et tout ce qui tourne autour des loisirs avec la *Carrosserie Van den Plas*, le *Claridge's Hôtel*, le restaurant *Larue, Vichy Saison*, les *Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée* ou Enghien-les-bains.

Le projet d'édition de la traduction par André Gide d'*Antoine et Cléopâtre*, la pièce de Shakespeare, est bien avancé car tous les détails sont prévus. Il est annoncé dans le numéro V avec une date de sortie fixée en juin 1920. Tiré à 500 exemplaires numérotés sur papier Vergé d'Arches teinté, il doit être imprimé en noir et or avec des lettrines ornées, des culs-de-lampes, des frontispices gravés au bois. La couverture, elle aussi, imprimée en noir et or sera en parchemin. Dans le numéro VI, pour donner un avant-goût de l'ouvrage, le sixième acte de la tragédie de Shakespeare est publié avec le commentaire suivant : « Cette œuvre n'a été interprétée que cinq fois en représentation de gala par Mme Ida Rubinstein sur la scène de l'Opéra. Elle fut accompagnée de musique, que composa Florent Schmitt et présentée devant les décors de Dresde. »

Le siège des *Feuillets d'art* accueille aussi des expositions. Leur programme de 1919 et 1920 est présenté dans la revue : du 29 septembre au 12 octobre, le peintre bordelais Ernest Gayac, du 13 octobre au 26 octobre Joseph Bernard, du 27 octobre au 9 novembre, Léon-John Wasley (numéro II), du 10 au 22 novembre, Llano Florez, du 24 novembre au 6 décembre, Albert André, Georges d'Espagnat, Auguste Gérardin, Charles Guérin, Henri Lebasque, Jules Migonney, Georges Mouveau et Gaston Pastré, du 8 au 20 décembre, les peintures de Charles Picart le Doux, du 22 décembre au 3 janvier, objets d'art (numéro III). Quelle effervescence ! On indique aussi dans le numéro VI : « Exposition permanente de tableaux modernes à partir du 15 septembre parmi des meubles et des bibelots anciens, exposition de peintures, audition d'œuvres littéraires et musicales modernes. »

A l'occasion du lancement de la nouvelle série, l'avant-propos s'attache à préciser le positionnement de la revue : « Il existe des revues d'art ancien, des revues d'art moderne, des revues littéraires, chacune traitant séparément de sa spécialité ; mais il n'y avait pas avant les *Feuillets d'Art*, de revue embrassant ces diverses formes de l'activité artistique et littéraire, comme font précisément, de nos jours, un nombre de plus en plus grand de bons esprits... Notre programme vaste et divers, nous interdit de nous égarer. Traduire les goûts du moment dans ce qu'ils ont de traditionnel et de durable, voilà à quoi nous sommes tenus... C'est une œuvre de sélection, un travail de mise au point que nous voulons accomplir... Mais nous sommes nés avec une génération nouvelle, ardente, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est en train de faire des efforts gigantesques pour découvrir, dans la liquéfaction de tous les genres où nous ont laissés nos devanciers, une forme pour y couler sa pensée. C'est ce grand travail que nous vous convierons à contempler ; ce sont les progrès de cette lutte que nous mettrons sous vos yeux. Et, dans la mesure où il influencera, comme cela a eu lieu de tous les temps et particulièrement de notre époque, le goût actuel, nous montrerons l'art ancien, et ferons prendre à nos lecteurs les chemins par où les artistes et les écrivains, pour rajeunir leur inspiration, remontent aux sources... Nous tenons à déclarer que c'est sur les fondations excellentes des anciens *Feuillets d'Art* que nous continuons d'édifier le monument au goût de notre temps que nous voulons élever, fascicule par fascicule, pierre par pierre. Si nous avons apporté, avertis par l'expérience et guidés par les conseils des amis des *Feuillets d'Art*, quelques modifications à la forme extérieure de l'œuvre, c'est pour la resserrer et la rendre plus solide : simplification de la pagination, suppression des séparations et sections gênant la lecture et rendant difficile le classement au moment de la reliure, réduction du format aux proportions d'un bel ouvrage d'art, luxueux mais maniable et pouvant prendre place sur les rayons d'une bibliothèque ; et surtout diminution du prix de l'abonnement, réduit presque de moitié (90 frs au lieu de 150). »

La seconde série des *Feuillets d'Art* (octobre-novembre 1921 à août-septembre 1922) subit des modifications. Ainsi un « A » majuscule remplace le « a » minuscule du mot « Art ». Le format est réduit (20 cm x 25,5 cm), les couvertures sont décorées d'un profil de femmes de style Art déco sur fond de feuilles dont la couleur change chaque fois : vert clair, bleu, orange, jaune moutarde, rose vif, marron. Le sommaire est indiqué sur le rabat intérieur de la couverture et ne porte pas de numérotation. Les textes sont présentés sous forme de feuillets mais ne sont plus déclinés en différents types de feuillets. Les pages sont numérotées de 1 à 278 en continu du premier au dernier numéro. Les hors-texte existent toujours mais sont de moindre qualité et le petit format ne les avantage pas. L'édition de la traduction d'*Antoine et Cléopâtre* n'est pas abandonnée si on en croit cette annonce dans le numéro III du 28 février 1922 : « En un tirage orné de lettrines dessinées et gravées sur bois par Llano-Florez, et limité à vingt-cinq exemplaires sur vieux Japon, dont dix hors commerce et à cinq cents exemplaires sur vergé d'Arches teinté numérotés, ces derniers exemplaires au prix de deux cents francs ».

5

Notes manuscrites d'Edmond Moussié sur le projet du Café-brasserie Les Portiques

a) Le succès du *Colisée*, comparé au marasme actuel des affaires, doit inciter certains financiers à penser qu'il peut être avantageux de créer une affaire du même genre sur un emplacement équivalent.

b) Il existe un local sur les Champs-Élysées qu'on peut utiliser dans ce but avec le concours des propriétaires. Ceux-ci ayant à plusieurs reprises déclaré qu'ils aimeraient participer à l'exploitation de leurs « Portiques » à usage de brasserie. Ils admettraient un loyer très réduit pour la totalité des locaux compensé par une assez large participation aux bénéfices nets.

c) Le désir des propriétaires constituant un risque de concurrence supplémentaire, il y aurait peut-être intérêt pour notre groupe à prendre les devants et à créer dans les Portiques une affaire ayant un caractère nettement différent de celui du *Colisée*.

d) Le caractère de la nouvelle affaire devrait être nettement populaire.

-Il faudrait en effet chercher à attirer à cet établissement non pas la clientèle du Rond Point -Fouquets, Berry-, mais celle des cafés et des brasseries de l'avenue Wagram, etc. Il faudrait faire descendre une clientèle vers l'Etoile et non pas chercher à faire monter l'avenue jusqu'à ce point trop élevé par la population du centre.

e) Partant de l'idée de la clientèle populaire il faut donc

1 Rechercher des éléments d'attraction très en faveur à Paris à notre époque.

2 Se cantonner dans le café-brasserie sans restaurant, avec seulement quelques rares

spécialités à manger : choucroute, saucisse, sandwiches et quelques autres très simples.

3 Ne pas faire de frais pour la décoration et l'ameublement. Chercher des effets nouveaux frappants par la couleur et l'éclairage.

f) Éléments d'attraction. La vogue est en ce moment au cinéma, et du point de vue musical à la chanson. (Florelle, Lucienne Boyer, Gauty etc. chantent avec grand succès actuellement des chansons à la Botrel qui auraient fait sourire il y a 10 ans. On a en outre à Paris le goût des choses de Vienne (valse tziganes, Etc).

Je serais d'avis d'installer les Portiques de la façon suivante :

D'abord fermer « la fosse aux lions » par un plancher de façon à avoir un vaste hall au rez-de-chaussée sous la verrière.

Détruire les boutiques intérieures, au moins partiellement, certaines d'entre elles pouvant être conservées (sauf bien entendu la vitrine pour faire des compartiments plus utiles). N'utiliser les sous-sol que pour les services, si nécessaire (au moins au début).

Sur la terrasse et dans les emplacements de façade (occupés actuellement par Buick (illisible) Dietrich etc) aucune attraction, seulement des prix très réduits.

Dans le hall du rez-de-chaussée, cinéma actualités, monté en liaison avec un journal payant. Des moyens d'information et des idées neuves. Le cinéma qui ne devrait être qu'une attraction fonctionnerait à lumière très réduite comme il existe en Allemagne. Il y aurait deux écrans l'un en face de l'autre, le même film se projetant simultanément sur les deux écrans. Cette disposition permettrait à tous les consommateurs de voir sans se retourner, les sièges étant placés comme dans un café ordinaire.

Toujours dans le hall et peut-être débordant sur les emplacements de façade, organisation de chants populaires. Pour faire comprendre cette idée, je renvoie au (illisible) qui a voulu reproduire (à l'américaine) l'atmosphère des « Heuriger » de Vienne. Ces Heuriger sont des établissements où l'on vient boire et chanter. Pour Paris, il faudrait placer dans la salle, répartis aux bons endroits, des similis clients qui seraient en réalité payés pour chanter à pleine voix quelques chansons populaires qui seraient de temps à autre jouées par l'orchestre (que je vois important comme dans les pays d'Europe centrale). Ces chanteurs (qui ne coûteraient pas bien cher) entraîneraient la plus grande partie du public parisien populaire qui adore chanter mais qui n'ose pas se lancer. Au moment des chants les paroles pourraient être projetées sur les écrans, ce qui facilite beaucoup les chanteurs amateurs !

Ces chants créeraient une atmosphère extrêmement nouvelle et gaie.

Dans le hall, à raison du cinéma, les prix seraient légèrement augmentés de façon à couvrir les frais, sans chercher à réaliser un bénéfice supplémentaire.

Il y aurait lieu d'étudier si certains jours de la semaine un dancing devrait ou non être prévu.

Décoration ameublement Le minimum de frais possible. Trouver un moyen d'ouvrir en partie la verrière pour les soirs d'été. Supprimer les marbres gris, sauf peut-être la partie basse à conserver comme protection. Trouver des couleurs gaies et bien harmonisées. Faire le minimum de maçonnerie. Rechercher des éclairages nouveaux. Modifier certains verres de la verrière. Pour l'ameublement, des sièges confortables mais simples, au besoin en rotin,

au besoin même achetés d'occasion (s'il en existe de l'exposition coloniale par exemple). Sur la terrasse, chercher par les sièges, parasols, tables un mélange de couleurs bien choisies et harmonieusement disposées. De façon à créer le coin rose, le coin bleu etc. Disposition facilitant les rendez-vous.

g) Programme financier Chercher à faire le minimum de frais de premier établissement et trouver le maximum de concours à fonds perdus. Dans ce but, s'entendre avec un fournisseur de bière, de café, les syndicats de vins de Bordeaux et de Champagne. Les négociants bordelais ont un organisme qui participerait sûrement aux frais si on admettait de pousser de quelque façon la consommation de vin de cette région. Ces ententes avec les fournisseurs devraient être possibles à cause de la quantité d'une part et de la qualité...

Je crois pouvoir compter sur les commanditaires d'un grand journal spécialement bien placé pour avoir des actualités plus nouvelles et plus intéressantes que celles naturellement projetées dans les cinéma dits d'actualités.

Sous réserve de modification, j'ai l'impression que la dépense à engager par notre groupe pourrait être très minime. Extrêmement réduite par rapport à ce qui a été nécessaire pour le Colisée. Le rendement pourrait être considérable à cause de l'importance des locaux et du fait que la maison ne ferait que de la limonade, [illisible], glaces, bar, toutes spécialités à grand rendement.

Il ne s'agit là que d'un projet qui le cas échéant devrait être suivi de bien des études et des vérifications.

Je n'oublie pas non plus que sans les hommes il ne faut rien faire mais nos « as » du Colisée ne pourraient-ils trouver le grand « limonadier » indis- pensable ? »

Sources manuscrites

- Etat signalétique et des services de Paul Moussié, cote 1R 1397, Archives départementales de la Gironde.
- Etat signalétique et des services d'Edmond Moussié, cote 3 A 137, Archives municipales de Bordeaux.
- Archives de la Fondation Le Corbusier, 17 février 1922.
- Archives du musée Bourdelle, Paris.
- Discours prononcé sur la tombe d'Edmond Moussié, document conservé par les descendants d'Edmond Moussié.

Bibliographie

- Camard, Florence. *Michel Duffet, architecte décorateur*, p. 42. Paris, les Éditions de l'Amateur, 1988.
- Chevrefils Desbiolles, Yves. *Les revues d'art à Paris*, p. 71. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1914 ;
- Guérin, Jean et Bernard. *Des hommes et des activités, autour d'un demi-siècle*, p. 534. Lormont, Société d'Éditions Biographiques, 1957.
- Lorenzo, Manuel. *Recherches sur le peintre Paul Antin*, p. 17, Maîtrise d'histoire de l'art sous la direction de Robert Coustet, Université de Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1995.
- Straford, Don. *Il était un grand navire...L'Île de France*, p. 12. Paris, Plon, 1960.

Sources imprimées

- Archives commerciales de France, 17 juin 1931, Gallica.
- Annonces légales du *Bulletin Municipal Officiel de Paris*, 5 juillet 1933, Société à responsabilité limitée au capital de 400 000 francs, Gallica.
- Clouzot, Henri. « Le Paquebot Île de France ». *La Renaissance de l'Art Français et des Industries du luxe*, p.83-130, Paris, 1960, Gallica.
- Catalogue de la Foire de Bordeaux* (1919), groupe XXVIII, section III, Arts Industriels, p 544, cote BIB 10 B 106, Archives municipales de Bordeaux.
- Revue Philomatique de Bordeaux*, 1919, p. 169.
- L'Avenir d'Arcachon*, 9 décembre 1917, 29 octobre 1922, 2 décembre 1923, 27 décembre 1925, 1er février 1934, Gallica.
- Art & Décoration*, 1935, Gallica.
- Le Cyrano*, août 1934, Gallica.
- La semaine de Paris*, 21 décembre 1934, Gallica :
- Bulletin Municipal Officiel de Paris*, 2 février 1932, Gallica.
- L'effort économique de Bordeaux, extrait du *Bulletin de la Chambre de Commerce française pour la Suisse*, cote BIB 10 B 3, Archives Municipales de Bordeaux.